

LES DÉGATS A LA "COEXISTENCE"

par Robert Falony

Les ambassadeurs d'Union soviétique multiplient les démarches auprès des capitales occidentales en vue de réparer les dégâts causés à la « coexistence pacifique » par l'agression du 20 août en Tchécoslovaquie. Ceux-ci sont difficilement calculables à l'heure actuelle, mais un fait est certain : la seule « normalisation » possible de la situation en Tchécoslovaquie réside dans le départ des forces d'occupation du bloc de Varsovie...

Or, non seulement les dirigeants du Kremlin, faute d'avoir pu installer à Prague un gouvernement à leur dévotion, ont imposé aux dirigeants tchèques des « accords » qui piétinent la souveraineté tchécoslovaque, mais encore ils sabotent le texte même du compromis, tel qu'il a été rendu public.

Ils pèsent de tout leur poids sur la politique intérieure du gouvernement de Prague et du parti communiste tchécoslovaque. Ils ont imposé le limogeage de personnalités dirigeantes comme M. Otto Sik, comme M. Cisar. Mercredi, c'était au tour de M. Hajek d'être l'objet d'une attaque ignoble des « Izvestia ». Les dirigeants de Prague, à la limite de la honte, ont dû exécuter les termes du « contrat » : rétablissement de la censure, non sous sa forme administrative et policière, mais sous la responsabilité des rédacteurs en chef ; dissolution des groupes « contre-révolutionnaires », dont le « Club 231 », groupant les victimes de la terreur novotnyste ; interdiction, en fait, des manifestations de rue ; ajournement « sine die » du congrès régulier du parti communiste, habilité à élire un comité central définitif après la mise entre parenthèses du XIV^e congrès « clandestin ». Et enfin, il y a cet exode d'intellectuels progressistes qui, à tort ou à raison, croient ne plus pouvoir continuer la lutte en Tchécoslovaquie même.

L'agression ne doit pas être gratuite !

Mais en contre-partie, pas une seule division soviétique n'a encore quitté la Tchécoslovaquie. Les bons apôtres de Moscou, qui exigent l'arrêt des polémiques de la part des autres, se répandent toujours en attaques violentes contre des « contre-révolutionnaires » aux contours flous, puis tantôt menacent Bucarest, tantôt Belgrade.

Pour aider le gouvernement de Prague à obtenir le retrait échelonné des forces d'agression et à réparer les dégâts, déjà irréparables peut-être, subis par la cause du Socialisme en Tchécoslovaquie, il ne faut pas que les maîtres du Kremlin puissent avoir le sentiment que l'agression est gratuite.

La « coexistence pacifique » est une nécessité vitale pour l'humanité dans la mesure où elle signifie la prévention de la guerre nucléaire : elle n'est que le bloc enfaniné au louché

contenu si elle veut dire le maintien du « statu quo » Est-Ouest, de situations inacceptables pour les peuples, si elle signifie le partage en zones d'influence et la perpétuation de la division de l'Europe en deux blocs, l'un inféodé aux U.S.A. et dominé par les intérêts capitalistes, l'autre asservi à l'U.R.S.S. et à sa bureaucratie rétrograde.

Les blocs militaires renforcés...

Or, cette politique des blocs, l'agression du 20 août a pour effet le plus clair de la perpétuer. L'O.T.A.N. et le bloc de Varsovie vont continuer de se faire face, s'appuyant l'un sur l'autre et se justifiant l'un par l'autre.

Moscou a étalé l'hypocrisie de sa dénonciation (unilatérale) de la politique des blocs militaires, tandis que les milieux dirigeants du monde capitaliste, malgré des protestations de circonstance, gardent le cœur sec devant la mise à mal du socialisme humaniste à Prague... Les blocs se lézardaient. M. Brejnev a colmaté les lézardes.

Une attaque-surprise

L'agression du 20 août a constitué une surprise totale pour les capitales occidentales.

A Washington, M. Dobrynine annonçait courtoisement la nouvelle au président Johnson et à M. Rusk, alors que les chars fonçaient sur Prague. Même surprise pour Bonn, où plusieurs ministres étaient en vacances, qui rentrèrent dare-dare pour un conseil de cabinet.

Les milieux militaires de l'O.T.A.N. sont fort marrés de ce coup de surprise, et que des forces armées d'un demi-million d'hommes aient pu ainsi se jeter vers l'Ouest sans qu'ils en sachent rien, avant coup...

Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'une « attaque-surprise », sur le plan militaire, aurait pour effet de déséquilibrer l'adversaire ? Et de rendre à peu près inévitable un recours aux armes atomiques, transformant toute guerre en Europe en catastrophe nucléaire mondiale ? Ne sont-ce pas là des certitudes connues de longue date ? Elles ne justifient aucune relance de la course aux armements.

Les éléphants

Réagissant contre les « allusions » à « une collusion entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S. », le département d'Etat américain rendait public, le 23 août, une déclaration disant notamment :

« Toute insinuation selon laquelle le gouvernement des Etats-Unis aurait laissé entendre à l'Union soviétique, de façon tacite ou de toute autre façon, que les Etats-Unis resteraient indifférents devant l'action que l'U.R.S.S. et d'autres pays membres du pacte de Varsovie ont actuellement entreprise en Tchécoslovaquie (Pasa a la página 2)

Con la Internacional Socialista

“Este acto imperialista de Moscú que recuerda la invasión de Checoslovaquia por Hitler...”

La Internacional Socialista ha reunido este año su Consejo ordinario en Copenhague. Lo convocó para los días 21-24 de agosto. Como de costumbre, el Orden de día era más que copioso. Aparte los inevitables asuntos de trámite, figuraban en él las siguientes cuestiones : « La situación internacional », cuyo Ponente era Georges Brown (Gran Bretaña) ; « Cooperación al progreso de los países en vías de desarrollo » —Asia, Africa, América Latina—, cuyos Ponentes respectivos eran Joop den Vye (Países Bajos), Jules Razafimbahiny (Madagascar) y el profesor Baltra (Chile) ; « Socialismo y Cultura », cuyos Ponentes eran Aharon Yadlin (Israel), y Jennie Lee (Gran Bretaña) ; « Debate acerca del Informe sobre España » que presenta Rodolfo Llopis ; y « Evolución de Europa » : una oportunidad para el Socialismo », cuyo Ponente era Willy Brandt (República Federal Alemana).

Las delegaciones que asistieron fueron numerosas : Austria, Bélgica, Chile, Dinamarca, Finlandia, Francia, Alemania Federal, Gran Bretaña, Madagascar, Internacional Jewish Labour, Irlanda, Israel, Italia, Japón, Luxemburgo, Malasia, Malta, Isla Mauricio, Países Bajos, Noruega, Perú, España, Suiza, Suecia, Estados Unidos, Consejo Internacional de Mujeres Socialistas, Secretariado Latinoamericano de la Internacional Socialista, Unión Socialista del Centro y del Este de Europa, Unión Internacional de Juventudes Socialistas, Comité de enlace de los Partidos Socialistas de las Comunidades europeas, más varios observadores, entre ellos, el de la C. E. E.

SESION EMOCIONANTE

Estábamos convocados a las cuatro de la tarde del 21 para celebrar la sesión inaugural de las tareas del Consejo General que, como todas las demás sesiones, se reunía en los locales del Parlamento danés. Pero las radios, desde muy temprano, dieron noticia de la invasión militar de que había sido víctima Checoslovaquia. Todos los diarios de la mañana llenaban sus primeras planas con grandes titulares y no poca información acerca del crimen perpetrado por los rusos y sus cuatro acólitos del Pacto de Varsovia. Desde las cuatro de la mañana, la gente se echó a la calle. Hubo manifestaciones ante las Embajadas de Rusia y de Checoslovaquia, contra Moscú y de simpatía y solidaridad para con Praga. El Ejecutivo de la Internacional se reunió con toda urgencia y redactó la Resolución que ya conocen nuestros lectores, en la que se « condena dicha invasión, como un acto de agresión abierta que demuestra el carácter imperialista de las

relaciones que la Unión Soviética quiere imponer a sus aliados del Pacto de Varsovia... ; en la que se afirma que « la Unión Soviética y sus cómplices, con esta acción, revelan una vez más al mundo el abuso que han hecho continuamente de los términos

Por Rodolfo Llopis

« Socialismo » y « Democracia », « La Internacional Socialista » —continúa la Resolución— exige la retirada de todas las fuerzas invasoras y apoya el derecho del pueblo checoslovaco a decidir libremente de su propio porvenir ». Y, después de pedir que se reúna urgentemente el Consejo de Seguridad de las Naciones Unidas, la Internacional Socialista termina su Resolución expresando « su total solidaridad para con el pueblo checoslovaco y hace un llamamiento a todas las fuerzas socialistas del mundo, así como a todos los que aman la Paz y la Libertad, para que apo-

yen y sostengan al pueblo checoslovaco en su lucha ».

Apenas abierta la sesión inaugural, el Presidente de la Internacional, Bruno Pittermann, dio la noticia de la invasión militar de Checoslovaquia y procedió a la lectura de la Resolución que el Ejecutivo presentaba al Consejo General. La lectura fue acogida con una salva de aplausos. Pittermann pidió que se aprobase sin enmiendas y, desde luego, sin discusión. Sin embargo, no fue posible evitar que interviniesen desde la tribuna quienes, por las responsabilidades que tienen actualmente en sus respectivos países o que han tenido, estimaron oportuno fijar públicamente su posición. Ese fue el caso, entre otros, de Jennie Lee, Pietro Nenni, Golda Meir, Victor Larock, Jens Otto Kragg y Vilen Bernard, secretario este último del Partido Socialista Checoslovaco en Exilio. Nadie discrepó. Todos coincidieron en condenar rotundamente el crimen soviético. Quiso el Presidente que se votara nominalmente, cosa que sucede pocas veces en la Internacional. Y se votó. Hubo unanimidad. Ningún voto en contra. Ninguna abstención. Y los delegados, puestos en pie, entonaron una vibrante Internacional. La sesión inaugural que, de ordinario, es una reunión académica, resultó muy emotiva. Verdaderamente impresionante.

Lo acaecido en Checoslovaquia dominó la sesión inaugural, como iba a dominar las demás sesiones del Consejo General. Todos los delegados sentían necesidad de regresar a sus respectivos países, reintegrarse a los puestos de responsabilidad que ocupan. La situación internacional la estimaban grave. Todos se mostraban pesimistas, en cuanto a la incierta evolución de la política agresiva

(Pasa a la página 2)

Checoslovaquia y Moscú

La SFIO y el Partido Comunista Francés

El Comité Director de la S.F.I.O., en el curso de su precedente reunión, condenó severamente la ocupación militar de Checoslovaquia por las tropas soviéticas. Ha registrado, no sin satisfacción, la reprobación que en su día manifestó el Partido comunista francés por esos ataques a la libertad de expresión y a la independencia de un pueblo. Creyó ver en esa actitud el signo de un cambio apreciable —el primero desde 1920— en las relaciones de los comunistas franceses con Moscú. Pero comprueba hoy que la intervención militar soviética, con la intolerable presión ejercida sobre el Gobierno de Praga, ha conseguido un llamado acuerdo que, de hecho, es un « diktat » impuesto por la fuerza y manifiestamente contrario a las aspiraciones de la casi unanimidad de las poblaciones interesadas. El Comité Director deplora que después de más de medio siglo de la revolución de Octubre, la principal preocupación del Gobierno soviético sea la de ahogar, en las Repúblicas Populares toda tentativa de restaurar las libertades esenciales. El Comité Director no puede considerar ese pseudo acuerdo de Moscú y el vasallaje del pueblo checoslovaco que es su consecuencia, como « actos positivos », según la fórmula empleada por el Partido comunista francés, fórmula en la

que vemos un lamentable retroceso respecto a la redacción primera de su protesta. Si ese retroceso significase un volver a la obediencia de principio para con las decisiones del Kremlin, se habrían acabado las esperanzas de poder realizar un día la unidad de la izquierda francesa.

El Comité Director denuncia igualmente la actitud del Gobierno francés quien, después de haber soliviantado la opinión pública a costa de los peligros del comunismo, durante la última campaña electoral, adopta hoy, sin preocuparle la flagrante contradicción que hay entre su política interior y su política exterior, una actitud de singular indulgencia para con una intervención militar que, en nombre del comunismo, pone en peligro la independencia de un país amigo.

La agresión soviética en Checoslovaquia y el « diktat » de Moscú que ha sido su prolongación, hacen ilusoria y sin eficacia la participación de los socialistas en una organización de amistad y de cooperación con la Unión Soviética. En su consecuencia, el Comité Director decide retirar de la Asociación France-U.R.S.S. los miembros del Partido Socialista S.F.I.O.

(Resolución del Comité Director del 5 septiembre de 1968.)

LES DÉGATS A LA "COEXISTENCE"

(Viene de la página 1)

relève de la malveillance et se trouve totalement dénuée de fondement ».

Le bon billet ! Moscou n'en savait pas moins qu'une irruption militaire en Tchecoslovaquie ne soulèverait à l'Ouest que des protestations indignées et des gestes assez platoniques, tandis qu'une action contre Berlin - Ouest ou la République fédérale mettrait avec le mécanisme infernal de la troisième guerre mondiale. Lorsque les Etats-Unis intervenaient brutalement à St-Domingue, ils n'avaient pas davantage à craindre autre chose que des protestations non moins indignées mais aussi vainnes de l'opinion progressiste mondiale.

C'est ce qui fait dire très justement à l'hebdomadaire de gauche anglais « New Statesman » :

« Malgré tout ce que peut trouver à dire maintenant M. Dean Rusk, il ne fait aucun doute qu'une coopération cynique existe entre les deux plus grandes puissances permettant à chacune de jouer à l'éléphant solitaire dans sa propre sphère. Cette doctrine pernicieuse a avili le monde depuis trop longtemps et il est grandement temps qu'elle soit contestée » (1).

L'issue, au reste, n'est pas de se réfugier dans un « neutralisme » mièvre (à ne pas confondre avec le non-alignement...) mais, pour nous socialistes occidentaux, de pousser avant qu'il ne soit trop tard, la construction d'une Europe unie et indépendante, où le mouvement ouvrier et les forces du travail pourraient jouer un rôle dominant.

Et le traité de non-prolifération nucléaire ?

Les spéculations sur une rencontre Johnson - Kossyguine sont, dans pareil contexte, d'un assez faible intérêt. Près de 15 mois se sont écoulés depuis la rencontre de Glastonbury, en juin 1967, et on sait ce qu'il en est advenu...

Au reste, on ne sous-estime pas à Washington l'effet négatif qu'une telle rencontre pourrait avoir sur l'opinion publique américaine, à l'approche des élections. Faut-il dire que l'agression de Moscou en Tchecoslovaquie est bien davantage de nature à aider M. Nixon à entrer à la Maison Blanche que tous les discours que peut prononcer ce vieux cheval de retour de l'anticommunisme ? Le président Johnson, pourtant, demeure tenté, semble-t-il, de poser avant de quitter la scène, un geste spectaculaire de nature à aider M. Humphrey engagé dans une lutte bien difficile, et compromis jusqu'au cou dans la politique de guerre au Vietnam.

Deux problèmes sont cependant en cause qui intéressent autant Washington que Moscou : la limitation de la course aux fusées anti-missiles, ruineuse pour les U.S.A. comme pour l'U.R.S.S., et le sort du traité de non-prolifération nucléaire.

Celui-ci, en effet, a reçu du plomb dans l'aile... Le Sénat américain pourrait refuser de le ratifier cette année et les réticences du gouvernement de Bonn et d'autres gouvernements, à s'y rallier, se sont trouvées accrues — on le conçoit aisément.

La question est en effet crûment posée : est-ce que le choix n'est plus qu'entre un monde transformé en jungle nucléaire, où chaque Etat trouvera dans la bombe la tenta-

tion d'une politique de force mais aussi la seule protection militaire qui compte encore contre l'agression du plus fort ou bien un monde de protectorats, de nations clientes et asservies aux « Super grands » régents par un condominium américain - soviétique ? Cette voie-là, plusieurs pays du Tiers Monde, la Chine, et potentiellement nombre d'Etats développés de l'Ouest, la refusent. Elle est inconciliable avec la liberté des peuples, avec la justice sociale pour les masses déshéritées du globe. Elle est la caricature d'un ordre international équitable, et ne peut même pas déboucher sur la sécurité collective, qui ne saurait résulter d'un équilibre précaire basé sur la terreur nucléaire.

La politique allemande

Autres dégâts à la « coexistence » : la politique allemande. Pour les sociaux - démocrates au pouvoir à Bonn, la politique d'ouverture à l'Est à également reçu un rude coup.

Par quelle aberration les Etats du bloc de Varsovie font-ils un épouvantail de l'établissement de relations diplomatiques entre Bonn et les « démocrates populaires », alors qu'elles consacrent la ruine de la « doctrine Hallstein » ? (2) Cette politique serait par trop « habile » ? Mais on est toujours l'habile de quelqu'un...

En réalité, Moscou et ses satellites ne brandissent ici encore que des prétextes. Ce que la bureaucratie orientale redoute, c'est la démocratisation socialiste, et cette peur passe de loin son intérêt pour la reconnaissance formelle des frontières issues de la guerre en Europe centrale.

Il en va de même pour l'avenir de la R.D.A. : en Allemagne de l'Est également les bases économiques du socialisme ne sauraient sérieusement être remises en question le retour au passé est exclu. Les deux Allemagnes ne pourraient se « réunifier » que sous une forme confédérale, et en dehors des blocs militaires. Le régime d'Ulbricht, caricature stalinienne de la « démocratie populaire », n'en est pas moins incompatible avec les progrès du socialisme véritable, et totalement indigne d'un Etat industriel avancé. C'est bien pourquoi les dirigeants de la R.D.A. étaient les plus inquiets du processus de démocratisation engagé de Prague...

Ne pas tourner la page !

En un mot comme en cent, la page ne saurait être tournée sur la Tchecoslovaquie. Les maîtres du Kremlin voudraient bien, au nom de la « coexistence », faire oublier peu à peu ce qui s'est passé... Non seulement c'est exclu, mais encore il faut qu'une vive pression soit exercée sur eux de tous côtés en vue du retrait inconditionnel des forces d'occupation de Tchecoslovaquie, pas par le langage de la morale, étranger aux « grands » de ce monde, mais par le dur langage des intérêts d'Etat à Etat...

Robert FALONY.

(1) Si l'opinion tend à s'exagérer l'importance des décisions historiques d'Yalta, en février 1945, et si la conférence n'a pas été le « partage du monde » de la légende politique, des décisions considérables y ont cependant été prises. D'autre part, on tend à confondre la conférence d'Yalta et les cyniques accords Churchill - Staline d'octobre 1944 qui concernaient la Roumanie, la Hongrie, la Yougoslavie, la Bulgarie et la Grèce.
(2) qui proscrivait des relations diplomatiques entre Bonn et les pays (sauf l'U.R.S.S.) qui reconnaissaient la R.D.A.

"Este acto imperialista de Moscú que recuerda la invasión de Checoslovaquia por Hitler..."

(Viene de la página 1)

soviética iniciada ahora con Checoslovaquia. El Consejo General, pues, decidió acortar en dos días sus reuniones, aunque hubiese de celebrar sesión nocturna. Así se hizo. Por eso solo se pudieron examinar las dos primeras cuestiones que figuraban en el Orden del día: « La situación internacional » y « La cooperación al progreso de los países en vías de desarrollo ».

IMPERIALISMO SOVIETICO

Cuando se habla de imperialismo se piensa siempre exclusivamente en el imperialismo capitalista y burgués. Sin embargo la realidad nos recuerda, desgraciadamente, que existen otros imperialismos que no son necesariamente capitalistas ni burgueses. En este momento sólo nos interesa subrayar la existencia de uno de esos imperialismos no capitalista ni burgués. Nos referimos, claro está, al imperialismo soviético. El imperialismo soviético, antes de la guerra del 39-45, que se extendía, impuesto con la ferocidad y crueldad heredada de los zares, a todas las Repúblicas soviéticas nacidas a consecuencia de la Revolución de Octubre, fuera de sus inmensos territorios, sólo era un imperialismo « ideológico ». Pero al terminar dicha guerra, teniendo en cuenta los grandes sacrificios que el pueblo ruso había hecho para lograr la victoria de los Aliados, se le consintieron no pocas anexiones territoriales y una extensa zona de influencia. Lo recordó Paul-Henri Spaack, la sazón Presidente del Gobierno belga, replicando al delegado ruso. Vichinsky, en la reunión que la O.N.U. celebró en París.

« No hay más que un solo país, un gran país, uno solo — dijo Spaack —, que haya salido de esta guerra acrecentado territorialmente. Ese gran país es Rusia. Durante la guerra y a causa de ella, os habeis anexionado los Países bálticos. Durante la guerra y a causa de ella, habeis cogido un pedazo de Finlandia. Durante la guerra y a causa de ella, os habeis apoderado de un trozo de Polonia. Gracias a vuestra política audaz y flexible, habeis llegado a ser todopoderosos en Varsovia, en Belgrado, en Bucarest y en Sofía. Gracias a esa política vuestra, ocupais Viena y ocupais Berlín, sin que nada haga sospechar que esteis dispuestos a marcharos. Gracias a esa política reclamais ahora vuestro derecho de control en el Ruhr. Vuestro imperio se extien-

de desde el Mar Negro al Mar Báltico y el Mar Mediterráneo ; ¿Queréis llegar hasta los mismos bordes del Rin? ¿Y todavía nos preguntais por qué sentimos inquietud? ¿Vuestra política exterior es hoy más audaz y más ambiciosa que la que siguieron los zares! ».

Basta mirar el mapa para comprender que Stalin estaba obsesionado, aun terminada victoriosamente la guerra, con el peligro de que un día, más tarde o más temprano, Alemania pudiese atacar a Rusia. Por eso — y por otras cosas — quiso Stalin, con criterio militar primitivo, dados los progresos de las armas ofensivas, protegerse de cualquier ataque del Oeste, rodeando las fronteras rusas con Estados vasallos. Es el famoso « glacis », que no quiere perder Moscú por nada del mundo. Rusia ha tenido siempre miedo de Alemania. Ello constituye una de las constantes históricas de la política rusa. Por eso, mientras pueda, no aceptará jamás la reunificación de las dos Alemanias. Ello influyó y no poco, en la determinación de Stalin de ponerse al lado del pueblo español durante nuestra guerra civil. La guerra civil española le ofreció, entre otras cosas, la posibilidad de salir del aislamiento internacional en que se encontraba. Y fue en España y en los contactos que los rusos establecieron con hitlerianos en el malhadado Comité de No Intervención que se reunía en Londres, donde se preparó el monstruoso Pacto germano-soviético. La guerra civil española terminó oficialmente el 1º de abril de 1939. El Pacto germano-soviético se firma el 23 de agosto de 1939. ¡Todavía estaba caliente el cadáver de la República española!

Pudo Moscú, probablemente, anexionarse todos los territorios que luego se constituyeron en Repúblicas populares. Stalin se contentó con hacerlas sus vasallos. Y a todas ellas, sin tener en cuenta sus tradiciones, su grado de evolución cultural y social, sin tener en cuenta su personalidad, les impuso el modelo ruso, inundándolas de « consejeros » que les llevaron el « dogmatismo burocrático », al mismo tiempo que las expoliaban de todos los productos que necesitaban los rusos para su consumo o para su comercio.

Yugoslavia fue la primera República popular que se sacudió el vasallaje impuesto por Moscú. Tito conocía perfectamente a Stalin. Tito se había formado en Moscú y no ignoraba nada de la crueldad soviética. Durante nues-

tra guerra civil pudimos darnos cuenta de lo que eran los métodos stalinianos. Por eso, seguramente, Tito no vino a España, ni se quedó en Moscú. Su trabajo fue otro, y lo cumplió. Tito además, durante la guerra de liberación de su país, valiéndose de una estratagema que me contaron sobre el terreno, fue quien con sus fuerzas liberó Belgrado y no los rusos, que llegaron tarde, cosa que Stalin no le perdonó jamás, pues no pudo esgrimir en su día haber sido el libertador de Yugoslavia.

Tito sabía cómo había que conducirse con Stalin. Quiso sacudirle la tutela de Moscú, liberarse de los famosos « consejeros » y terminar con el escandaloso drenaje que estaban haciendo con todas las riquezas de su país. La respuesta de Moscú fue la Resolución famosa de 28 de junio de 1948, con la que el Kominform condena a Tito y al Partido Comunista yugoslavo por hereje. La decisión del Kominform produjo sensación. Todos esperaban una reacción brutal de Moscú. El cuerpo diplomático acreditado en Belgrado se reunió y seguro de que se avecinaban situaciones graves, de verdadera guerra civil, acordó reunirse en la residencia que ofrecía mejores condiciones de seguridad. Pero hubo un discrepante: el representante de la República Española, Federico Martínez Miñana, quien aseguró que no sucedería nada. Es que se sabe — decía quien presumía de enterado — que hay dos generales que se han puesto ya a las órdenes de Stalin. Esos dos generales — añadió Martínez Miñana — acaban de fallecer. Uno, en un accidente de caza. El otro, al tratar de pasar la frontera como así fue.

En efecto, no hubo guerra civil. El diplomático que tomó la iniciativa de convocar a sus colegas, fue declarado persona « non grata » y hubo de dimitir su puesto.

La reacción brutal de Stalin, no tuvo lugar. Con ello se sentó un precedente. Era un ejemplo que podía ser contagioso. Fue Kruschev quien, muerto Stalin, visitó en Yugoslavia a Tito, humillándose. El mismo Kruschev que el 23 de octubre de 1956 cometió la salvaje de Budapest, que tanto escandalizó a todas las conciencias libres del mundo. Menos a los comunistas, que, unánimemente, sin excepción, todos los Partidos comunistas aprobaron el crimen de Budapest. Todos.

Ahora, en 1968...

(Concluirá en el próximo número).

Inquietud en Asturias

Los mineros silicóticos a la calle

El 3 de octubre, deberán cesar en sus actuales puestos de trabajo los silicóticos en primer grado simples. Según orden del 29 de septiembre de 1966, que modifica el artículo 45 del reglamento de enfermedades, a partir del 3 de octubre de 1968, ningún trabajador silicótico en primer grado simple, podrá prestar sus servicios aunque el índice de riesgo sea inferior a 5 en la manipulación de rellenos de saco, en los círculos de retorno de ventilación, en los frentes de avance de la galería o en los de arranque de la explotación.

Desde el punto de vista de la reglamentación de enfermedades, tendría esta una justificación si las indemnizaciones o la readaptación a estos puestos de trabajo tuvieran una equivalencia.

En un informe elaborado por las empresas de la hulla se dice:

« El 3 de octubre aproximadamente mil oficiales mineros silicóticos simples, en casi su totalidad picadores, deberán abandonar sus puestos de trabajo en las minas de hulla de Asturias para pasar a ocupar puestos compatibles de interior o exterior.

Para hacer esto posible el In-

forme explica que otros trabajadores en número aproximado a dos mil deberán cesar en las empresas para dejar sus puestos a estos oficiales, dado su absoluto derecho preferente de permanecer en la empresa y por que al disminuir la producción en el orden de un millón de toneladas al año, muchos puestos serán innecesarios.

Sin contar la degradación no remunerada en equivalencia a sus antiguos puestos de los mil oficiales silicóticos, resulta que dos mil otros trabajadores han de ir a la calle. Mil, para dejar sus puestos a los silicóticos; los otros mil... de propina. Más, ni con estas medidas tan injustas estará resuelto el problema, pues el mencionado informe continúa diciendo :

Los propios silicóticos no tienen ninguna garantía de poder continuar en las empresas porque no hay suficientes puestos compatibles, ya que los que no exigen una especialización están ocupados ya en gran parte por trabajadores afectados de silicosis ».

Miles de trabajadores perderán su colocación, dice el infor-

me. Las empresas, el seguro de desempleo y el fondo interempresarial, habrán de soportar una indemnización y unos subsidios de cuantía extraordinaria. Cientos de picadores verán reducidos sus ingresos en un 25 por ciento y ello si es posible que permanezcan en la empresa. A partir de octubre todo trabajador que sea declarado silicótico, tendrá que cesar automáticamente en la empresa, ya que las plazas compatibles habrán quedado saturadas y todo sin razón que justifique plenamente tan gravísimas consecuencias.

Naturalmente, el problema es idéntico para las minas de hulla del resto de España, así como para las de antracita y algo también en las de lignito.

Gravedad enorme del asunto. Imprevisión criminal de los gobernantes. Y para qué hablar de los sindicatos. Las cosas se arreglarán con chanchullos teniendo siempre al margen a los trabajadores. Las que no se puedan arreglar... ¡muchas gracias por los años de servicio prestados, pero vayanse ustedes a la puñetera calle!

Detenidos y desterrados de Guipúzcoa

La lista de nombres que publicamos a continuación es una relación, incompleta, de presos y detenidos políticos en Guipúzcoa con motivo de la actual represión franquista —fuera de lo ordinario— por tierras vascas.

Le sigue la relación de personas que, después de detenidas, han sido confinadas en diferentes lugares de España.

Como puede apreciarse, para el catolicísimo Franco no hay

problemas de discriminación: hombres, mujeres, sacerdotes, familias separadas...

Mientras que tantos hogares están viviendo momentos de angustia, « Su Excelencia » ha ido acercándose paulatinamente, diríase que con temor, hacia San Sebastián a bordo del « Azor », en cuya capital debe celebrar, en principio, un Consejo de Ministros en la segunda decena de septiembre.

El día 10 llegó por fin, y San Sebastián se vio, naturalmente, invadida por las diferentes fuerzas de policía, Guardia Civil, de la Armada, Ejército, etc. El Caudillísimo temía el justo pago de su imperecedero amor por el pueblo vasco que había demostrado con la otorgación de tantas « vacaciones pagadas » como las que reseñamos a continuación.



Crónica del Caribe

La iglesia progresista

Por Adolfo León

Se está celebrando en Colombia, además del Congreso Eucarístico Internacional que cuenta con la asistencia del papa Pablo VI, la segunda conferencia general del Consejo Episcopal Latinoamericano (CELAM). Si el CEL tiene su importancia, no la tiene menos el CELAM hasta tal punto que los entendidos en estas materias le atribuyen tanto interés al uno como al otro. Por su parte el Santo Padre ha dado formalmente la apertura a esta segunda conferencia del CELAM con un discurso ante los delegados en la catedral de Bogotá.

En el momento de escribir esta crónica no conocemos las conclusiones a que habrá de llegar el CELAM pero sí las controversias que se están llevando a cabo en torno al documento base de las discusiones. Este documento de 19 páginas redactado por un grupo de expertos de la Iglesia de varios países latinoamericanos, pone especial énfasis en lo que atañe a los problemas sociales y su tono general es francamente liberal.

blación, que percibe la mayor parte de los ingresos, mientras las masas están sujetas al peligro constante de la desocupación.

3º La economía está sujeta a las presiones del capital foráneo que, en muchos casos, predomina sobre el nacional.

4º Los sistemas políticos, copias de los europeos, están dominados por grupos opuestos de la casta gobernante y han demostrado ser inadecuados frente a los esfuerzos impuestos a ellos por las crecientes demandas para la integración.

Y prosiguiendo la lectura del documento encontramos lo siguiente: « el hombre, viendo las injustas diferencias sociales, descubre que no está destinado a vivir así para siempre y, si fuera necesario, buscaría hasta medios violentos para superar este estado de cosas ». Y esto otro: « hay que sorprenderse de la paciencia de un pueblo que soporta durante años una condición difícilmente aceptable por quienes tuvieran una conciencia desarrollada de los derechos humanos ».

Como ocurre en estos casos, la controversia ha dividido a los prelados, diríamos a los católicos en general, en conservadores y liberales.

Figura entre los críticos el arzobispo administrativo de la Iglesia católica colombiana, Monseñor Aníbal Muñoz Duque, quien describe el documento como «negativista» y subraya que « el problema del uso de la violencia » ha estado presente peligrosamente.

En cambio, Monseñor Tulio Botero Salazar, arzobispo de Medellín, dice: « ha puesto el dedo honradamente en la llaga y esa es la razón por la cual les ha dolido a muchos ».

Por su parte y para concluir esta crónica, Monseñor Brandao, ya citado, dice: « el Papa ha visto el documento, pero no se le ha pedido una opinión acerca de su contenido ni tampoco la ha dado ».

Y un sacerdote colombiano, que está identificado con el ala liberal, dice que uno de los puntos débiles del documento es su omisión en señalar las deficiencias de la Iglesia católica romana que han contribuido a las presentes condiciones. Y otro sacerdote dice: « el documento que surja de la conferencia es de tal importancia para la América Latina que el Papa Pablo VI debería permanecer las dos semanas enteras para observar el panorama sin deformaciones. De otra manera recibirá solamente la interpretación de los conservadores ».

El problema, pues, no es pequeño y no es sino una parte del problema general de la Iglesia católica romana que desde el pontificado de Juan el Bueno lucha por volver a ser cristiana.

En « la realidad latino-americana » el documento puntualiza la situación demográfica, económica, social, cultural, política y religiosa pero no formula ninguna recomendación para su solución. Monseñor Avlar Brandao de Teresinha, del Brasil, presidente del CELAM, explica que el documento « lejos de ser perfecto », fue redactado para que sirva de base a un estudio, debate y modificación.

La parte más controvertida es la que afirma que las condiciones existentes están gestando « una tentación a la violencia », pero debemos precisar que en el documento esta idea está expresada de manera que no sugiere ni aprobación ni condena de dicha violencia.

Este punto es considerado sensible por aquellos que se oponen vigorosamente a la llamada « teología de la violencia », respaldada, por lo menos privadamente, por algunos sacerdotes liberales. La opinión de que las soluciones pacifistas no son ya posibles para algunos países latinoamericanos ha conducido a cuatro defecciones de la Iglesia en los últimos años: dos sacerdotes en Estados Unidos, una monja en Guatemala y el caso más conocido, el clérigo colombiano Camilo Torres, muerto con las armas en la mano.

La « situación de violencia », dice el documento, es la creación de « la falta de desarrollo técnico, las clases oligárquicas obsecadas, los grandes capitalistas extranjeros que obstaculizan, con resistencia activa todo lo que pueda atentar contra sus intereses ». La alternativa, afirma, « no está entre el « statu quo » y el cambio; está más bien entre el cambio violento y el cambio pacífico ».

Más adelante, el documento afirma que en América Latina parece « haber signos de esperanza y un factor de preocupación ». Y añade lo siguiente:

1º El crecimiento demográfico de la América Latina es más alto que el de cualquier otro continente; la población es de 268 millones de habitantes de los cuales 40 por 100 son menores de 15 años y 50 por 100 viven en el analfabetismo.

2º El ingreso per capita es inferior a los 300 dólares anuales; la tierra y la industria están en manos de una pequeña minoría, 2 por 100 o 3 por 100 de la po-

Lucas Dorronsoro Ceberio, sacerdote	Juzgado de O. P.	Prisión de Zamora.
Juan José Onandía, sacerdote	—	—
Miguel Zuazabeitia, sacerdote	—	—
Miguel de Castello Adriansen, notario	—	Prisión San Sebastián.
Luis J. Arrieta, empleado	—	—
Agustín Bergareche, obrero	—	—
José Antonio Jáuregui, empleado	—	—
Juan J. Ansuategui, obrero	—	—
José A. Aramburuzabala, obrero	—	—
Juan Ramón Aranzadi, estudiante	—	—
Luis María Aizpuru, obrero	Jurisdicción militar.	—
Jesús María Iberguchi, empleado	—	Resid. Seg. Enfermed.
Francisco Jaca Aranalde	—	Prisión San Sebastián.
Eduardo Osa, empleado	—	—
Julio Izquierdo Rodríguez, obrero	Juzgado de O. P.	—
Ángel Uresbuetá, estudiante	—	—
José Antonio Goñi Fernandino, carnicero	—	—
Luis Lerchundi, estudiante	—	—
Francisco Apaloaza, religioso benedictino	—	Comisaría de Policía.
Antonio Azcue, sacerdote benedictino	—	—
Alfredo Taberna, licenciado en Filosofía y Letras	—	Prisión San Sebastián.
Ignacio Larramendi, industrial	—	—
Mauricio Centol, mecánico-dentista	—	—
Aranxta Otegui, asistenta social	Gubernativa.	—
Enrique Otegui (hermano de la anterior)	—	—

Relación de personas deportadas y lugar de destino

Eliás Lacuesta	a	Menjíbar (Jaén).
Artemio Zarco Apaloaza, abogado	a	Teruel.
Emiliano Ayastuy	a	Medinaceli (Soria).
José Ángel Aguirre, de Eibar	a	Coripe (Sevilla).
Ana María Goicoechea	a	El Rubio (Sevilla).
Miguel Urteaga	a	Los Corrales (Sevilla).
Gregorio Echave	a	Teba (Málaga).
Julia Alicostes de Osa, de Tolosa	a	Navas de San Juan (Jaén).
Amaya Aseguinolaza, de Eibar	a	Iscar (Valladolid).
Javier Apaolaza	a	Peñafiel (Valladolid).
Agustín Olascoaga, de Guetaria	a	Iscar (Zamora).
Martín Esquisabel	a	Muelas de Pan (Zamora).
Miguel Elola, de Alegría	a	Letur (Albacete) ?
Luis María Echave	a	Alalez (Albacete) ?
Miguel Ángel Echeberria, de Alegría	a	Lenzuza (Albacete).
Eugenia Srasola	a	Molinicos (Albacete).
Guillermo García Lacunza, abogado de San Sebastián	a	Nijar (Almería).
Ignacio Larramendi	a	La Cañada (Avila).
Iñiqui Larramendi	a	San Bartolomé de Pinares (Avila).
Aranxta Otegui, de San Sebastián	a	Madrigal de las Altas Torres (Avila).
Juan María Arribabalaga, de Zarauz	a	Valverde de Mérida (Badajoz).
Daniel Iruretagoyena, de Zarauz	a	Orellana la Vieja (Badajoz).
Dionisio Onativia, médico de Villarreal	a	Setenil (Cádiz).
Iñiqui Azurza, de San Sebastián	a	Setenil (Cádiz).
Ceferino Balerdi, de Alegría	a	Santa Eufemia (Córdoba).
Javier María Echevarría, abogado de San Sebastián	a	Priego (Córdoba).
Jesús Arribabalaga	a	Ovejo (Córdoba).
José Antonio Azpigain, de Alegría	a	Jayena (Granada).
Imanol Laspiur	a	Zafarraya (Granada).
José Bernardo Jáuregui	a	San Bartolomé (Huelva).
Javier Baglieto, de Eibar	a	Cumbre de San Bartolomé (Huelva).
José Miguel Garmendia	a	?
José Julián Garmendia	a	Zafra (Huelva).
Ignacio Aranalde, de Añorga	a	Cortelazor (Huelva).
Florentino Ostolaza, de San Sebastián	a	Motilla del Palancar (Cuenca).
Ramón Urrúzola, de Tolosa	a	Berzocama (Cáceres).
Félix Arrieta	a	Nuñomorra (Cáceres).
Francisco Miangolarra, industrial, de San Sebastián	a	Coria (Cáceres).
Fermín Elola, de Zarauz	a	Puente Lápice (Ciudad Real).
Juan José Recondo (padre), de Zarauz	a	Cuéllar (Segovia).
Elizabet Recondo (hija), de Zarauz	a	Cebreros (Avila).
Ander Subiñas, de Zarauz	a	Zarrión (Teruel).
Miguel Zurriarrían	a	?
Esteban Mavaldi Olano	a	?

Relación de personas detenidas

Ignacio Suescun, de Andoain.
Goicoechea Borondo, de Andoain.
Josefa Arregui, de Andoain.
Roldán, de Andoain.
Iñiqui Arin, de Andoain.
Juan José Onandía, benedictino, Andoain.

Antonio Hernández, de Andoain.
Reimundo Garmendia, de Herrera.
José María Ostolaza, de San Sebastián.
Zugarradundi, de Rentería.
Mendivil, de Rentería.
Antón Sagarua, de San Sebastián.

Comité de Redacción de LE SOCIALISTE :

Suzanne LACORDE
Jean PAUL-BONCOUR
Georges GUILLE
Gérard JAQUET
Joseph BEGARRA

Administrateur :
Roger SOUTHON

DISCURSO A LA J

JEAN JAURES es uno de los grandes maestros del socialismo internacional. Jean Jaurès es también uno de esos grandes hombres de los que tan legítimamente se enorgullece Francia. Sus restos reposan en el Panteón de hombres ilustres, en París. Nació en Castres el 3 de septiembre de 1859, en el seno de una familia burguesa. Desde sus primeros estudios da pruebas de una inteligencia notable. Obtiene el primer premio de disertación francesa y el número uno a su entrada en la Escuela Normal Superior, en 1878. Enseña filosofía en el liceo de Albi y a los 24 años da cursos en la Facultad de Letras de Toulouse. Tentado por la política, es diputado por el Tarn en 1885, debutando en la Cámara con un discurso sobre la enseñanza. Esto le convierte en una de las esperanzas del Partido republicano, pues todavía no era socialista. No obstante, se preocupa por las cuestiones obreras y una de sus dos tesis de doctorado está consagrada a los orígenes del socialismo alemán.

Es en 1893 cuando se adhiere oficialmente al socialismo, y ese mismo año es reeligido diputado por Carmaux a pesar de las violencias desencadenadas contra él por la patronal minera y por los católicos. Desde entonces su vida será una lucha inintermitente contra los adversarios de la República y del Socialismo. Sus discursos en el Parlamento maravillan hasta a sus más encarnizados adversarios, y es considerado como uno de los más grandes oradores que ha tenido Francia. Su elocuencia armoniosa, llena de imágenes, marcada por una lógica sublime, se imponía a sus auditores.

Se pone al frente de los mineros en huelga en Carmaux y de los vidrieros de Castres y sostiene la creación de la vidriera obrera de Albi. Es elegido concejal y teniente alcalde del Ayuntamiento de Toulouse. El «affaire» Dreyfus dio ocasión a Jaurès de mostrar su valor cívico, su entrega a la justicia y la fuerza de su dialéctica. Contribuye a la unificación del movimiento socialista. Funda «L'Humanité» y dedica toda su colaboración a la causa obrera y a la causa de la paz. En 1911 hace un recorrido por Iberoamérica, pronunciando conferencias.

En las reuniones de la Internacional y en todos sus contactos con los dirigentes del movimiento obrero y socialista de todos los países, entre ellos con Pablo Iglesias, sus opiniones, a veces discutidas, gozan siempre de la mayor consideración. En vísperas del cataclismo de 1914 - 1918, que él había previsto desde mucho tiempo antes, realiza esfuerzos supremos para impedirlo cerca de la Internacional, de los ministros franceses y de sus amigos de todas partes.

Los reaccionarios, los militaristas, los agentes del capitalismo acentúan contra el apóstol de la paz sus más sucios ataques, las calumnias más viles. Así se armó la mano de un fanático, que asesinó a Jean Jaurès el 31 de julio de 1914. Fue la primera víctima de la guerra mundial que comenzó al día siguiente.

Además de sus discursos y artículos periodísticos, se debe a Jaurès, entre otras, las obras siguientes: « Réalité du monde sensibles », « Les origines du socialisme allemand », « Les preuves », « L'Action socialiste », « Etudes socialistes », « L'Armée nouvelle » y « L'Histoire socialiste ».

Ofrecemos a nuestros lectores la traducción al castellano del « Discurso a la juventud », de Jean Jaurès, preciosa conferencia pronunciada a principios de este siglo en el liceo de Albi, y que por encima del tiempo es una gran lección para hoy.

Confianza en la humanidad

ES UNA GRAN alegría para mí encontrarme de nuevo en este liceo de Albi y volver a hacer uso de la palabra aquí por un instante. Gran alegría matizada de un poco de melancolía, pues cuando se retorna tras intervalos largos, se mide de pronto lo que la insensible fuga de los días nos ha quitado para dárselo al pasado. El tiempo nos había ido robando a nosotros mismos, parcela por parcela, y, de pronto, vemos a lo lejos un gran bloque de nuestra vida. El extenso hormiguero de los minutos, llevándolo cada uno un grano, camina silenciosamente, y un buen día el granero se halla vacío.

Mas, ¿qué importa que el tiempo nos retire nuestra fuerza poco a poco, si la utiliza obscuramente para obras vastas en las que sobrevive algo de nosotros? Hace veintidos años era yo quien pronunciaba aquí el discurso habitual. Recuerdo (y quizá alguno de mis colegas de entonces lo recuerde también) que había escogido como tema: « Los Juicios Humanos ». Pedía a quienes me escuchaban que juzgasen a los hombres con benevolencia, es decir, con equidad, que estuviesen atentos a las más mediocres conciencias y a las existencias más deshechas, a los rasgos de luz, a las fugitivas chispas de belleza moral por donde se revela la vocación de grandeza de la naturaleza humana. Les pedía que interpretasen con indulgencia el titubeante esfuerzo de la humanidad incierta.

Puede que en los años de lucha que han seguido, haya yo faltado más de una vez ante adversarios a estos consejos de generosa equidad. Lo que sigue siendo verdad, pese a todas nuestras miserias, pese a todas las injusticias cometidas o sufridas, es que hay que dar un

largo crédito a la naturaleza humana; es que nos condenamos nosotros mismos a no comprender a la humanidad, si no se tiene el sentido de su grandeza y el presentimiento de sus incomparables destinos

Esta confianza no es tonta, ni ciega, ni frívola. No ignora los vicios, los crímenes, los errores, los prejuicios, los egoísmos de todo género, egoísmos de los individuos, egoísmos de las castas, egoísmos de los partidos, egoísmos de las clases, que recargan la marcha del hombre y absorben a menudo el curso del río en un torbellino turbio y sangriento. Sabe que las fuerzas buenas, las fuerzas de la sabiduría, de la luz, de la justicia, no pueden pasarse del socorro del tiempo y que la noche de la servidumbre y de la ignorancia no se disipa mediante una iluminación repentina y total, sino que se atenúa solamente por una lenta serie de auroras inciertas.

Sí, los hombres que tienen confianza en el hombre saben eso. Están resignados desde el principio a no ver más que una realización incompleta de su vasto ideal, que será a su vez sobrepasado; o quizá se feliciten de que todas las posibilidades humanas no se manifesten en los estrechos límites de su vida. Están plétóricos de una simpatía deferente y dolorosa hacia quienes, brutalizados por la experiencia inmediata, han concebido amargos pensamientos; para aquellos en quienes la vida ha coincidido con épocas de servidumbre, de rebajamiento y de reacción, y que, bajo la negra e inmóvil nube, han podido creer que el día no se levantaría más. Pero ellos mismos se guardan bien de inscribir definitivamente en el pasivo de la humanidad que dura los desengaños de las generaciones que pasan. Y afirman, con una seguridad que no cede, que vale la pena pensar y obrar, que nunca se pierde el esfuerzo humano hacia la claridad y el derecho. La historia en-

seña a los hombres la dificultad de las grandes tareas y la lentitud de las realizaciones, pero justifica la invencible esperanza.

La República concilia la libertad y la ley

¿QUE ES, PUES, la República en nuestra Francia moderna? Es un gran acto de confianza. Instituir la República es proclamar que millones de hombres sabrán ellos mismos trazar la regla común de su acción; que sabrán conciliar la libertad y la ley, el movimiento y el orden; que sabrán combatirse sin desgarrarse; que sus divisiones no llegarán a un furor crónico de guerra civil, y que jamás buscarán en una dictadura, incluso pasajera, una tregua funesta ni un cobarde reposo. Instituir la República es proclamar que los ciudadanos de las grandes naciones modernas, obligados a satisfacer por un trabajo constante las necesidades de la vida privada y doméstica, tendrán no obstante bastante tiempo y bastante libertad de espíritu para ocuparse de la cosa común. Y si esta República surge en un mundo monárquico aún, es asegurar que se adaptará a las complicadas condiciones de la vida internacional sin emprenderla con la evolución más lenta de los otros pueblos, pero sin abandonar nada de su justo orgullo y sin atenuar el brillo de su principio.

Sí, la República es un gran acto de confianza y un gran acto de audacia. Su invención era tan audaz, tan paradójica, que incluso los hombres osados que hacen ciento diez años han revolucionado el mundo, dejaron de lado, en un principio, la idea. Los Constituyentes de 1789 y de 1791, incluso los legisladores de 1792 creían que la monarquía tradicional era la envoltura necesaria de la nueva sociedad. Solamente renunciaron a ese abrigo ante los repetidos golpes de la traición real. Y cuando al fin desarraigaron a la realeza, la República se les apareció menos como un sistema predestinado que como el único medio de llenar el vacío dejado por la monarquía. Pronto, sin embargo, después de algunas horas de asombro y casi de inquietud, la adoptaron en todo su pensamiento y de todo corazón. En ella resumieron y confundieron toda la Revolución. No trataron en absoluto de engañarse. No trataron de tranquilizarse con el ejemplo de las repúblicas antiguas o de las repúblicas helvética e italiana. Vieron perfectamente que creaban una obra nueva, audaz y sin precedente. No era la oligárquica libertad de las repúblicas de Grecia, divididas, minúsculas y apoyadas en el trabajo servil. No era el privilegio soberbio de la república romana, elevada ciudadela desde donde una aristocracia conquistadora dominaba el mundo, comunicando con él por una jerarquía de derechos incompletos y decrecientes que bajaban hasta donde el derecho no existía, por los peldaños de una escalera cada vez más degradados y más sombríos, que se perdían finalmente en la abyección de la esclavitud, límite obscuro de la vida lindante con la noche subterránea. No era el patriado mercantil de Venecia y de Génova. No, era la República de un gran pueblo en el que no habían más que ciudadanos y en la que todos los ciudadanos eran iguales. Era la República de la democracia y del sufragio universal. Era una novedad magnífica y emocionante.

Los hombres de la Revolución lo sabían. Y cuando en la fiesta del 10 de agosto de 1793 cele-

braron esta Constitución, que por primera vez desde los orígenes de la Historia organizaba en la soberanía nacional, la soberanía de todos; cuando artesanos y obreros, herreros, carpinteros, trabajadores del campo desfilaban en el cortejo mezclados con los magistrados del pueblo y llevando sus útiles como insignias, el presidente de la Convención pudo decir que era aquel un día que no se parecía a ningún otro. ¡El más hermoso día desde que el sol quedara suspendido en la inmensidad del espacio! Todas las voluntades se alzaban para estar a la altura de esta novedad heroica. Por ella combatieron y murieron estos hombres. En su nombre, se diezmaron. Y en ella concentraron una vida tan ardiente y tan terrible, por ella produjeron tantos actos y tantos pensamientos, que pudo creerse que esta República, completamente nueva, sin modelos ni tradiciones, había conquistado en unos años la fuerza y la substancia de los siglos.

Y sin embargo, ¡cuántas vicisitudes y pruebas antes de que esta República que los hombres de la Revolución habían creído imperecedera fuese por fin fundada sobre nuestro suelo! No solamente es vencida después de algunos años de tormenta, sino que parece que se borra para siempre de la historia y de la propia memoria de los hombres. Es escarnecida, ultrajada; más todavía: es olvidada. Durante medio siglo, salvo en algunos corazones profundos que guardaban el recuerdo y la esperanza, los hombres la reniegan e incluso la ignoran. Los poseedores del antiguo régimen no hablan de ella más que para avergonzar a la Revolución: « ¡Mirad adonde ha conducido el delirio revolucionario! ». Y entre los que profesan la defensa del mundo moderno, la continuidad de la tradición de la Revolución, la mayoría reprueban la República y la democracia. Se diría que ni siquiera se acuerdan. Guizot se exclama: « El sufragio universal no tendrá jamás su día ». Como si no hubiese tenido ya sus grandes días de historia, como si la Convención no hubiese salido de él. Cuando Thiers cuenta la Revolución del 10 de agosto, olvida decir que ella proclamó el sufragio universal, como si esto fuese un accidente sin importancia y el capricho de un día. República, sufragio universal, democracia todo esto fue, si creemos a los sabios, el sueño calenturiento de los hombres de la Revolución. Su obra ha quedado, pero su fiebre se ha apagado y el mundo moderno que ellos crearon, si está obligado a continuar su obra, no lo está a continuar su delirio. Y la brusca resurrección de la República, reapareciendo en 1848 para desvanecerse en 1851, parecía, en efecto, la breve recaída en una pesadilla prontamente disipada.

Y he aquí ahora, que esta República que de tan alto sobrepasaba la experiencia secular de los hombres y el nivel común del pensamiento, hasta el punto de que cuando cayó sus propias ruinas perecieron y su recuerdo se desvanece, he aquí que esta República de democracia, de sufragio universal y de universal dignidad humana, que no había tenido ningún modelo y que parecía destinada a no tener mañana, ha llegado a ser la ley duradera de la nación, en la forma definitiva de la vida francesa, el tipo hacia el que evolucionan lentamente todas las democracias del mundo.

Ahora bien, y es eso sobre todo lo que señalo a vuestros espíritus, la audacia misma de la tentativa contribuyó a su éxito. La idea de un gran pueblo gobernándose así mismo era tan noble, que en las horas de dificultad y de crisis se ofrecía a la conciencia de la nación. Una primera vez, en 1793, el pueblo de Francia había trepado esta cima, y

había sentido tan alto orgullo que siempre bajo el aparente olvido y la aparente indiferencia, subsistía la necesidad de buscar de nuevo esta emoción extraordinaria. Lo que hacía la fuerza invencible de la República, es que no aparecía solamente de período en período, en el desastre o en el desorden de los otros regímenes, como el expediente necesario y la forzosa solución. Era un consuelo y un orgullo. Ella sola tenía bastante nobleza moral para dar a la nación la fuerza de olvidar las decepciones y de dominar los desastres. Por esto debía de ser suya la última palabra. Son numerosos las resbalones y las caídas en las escarpas que



llevan a las cimas; pero las cumbres tienen una fuerza atractiva. La República ha vencido porque está en dirección de las alturas, y porque el hombre no puede elevarse sin montar hacia ella. La ley de la gravedad no actúa soberanamente sobre las sociedades humanas, y no es en los lugares bajos donde ellas encuentran el equilibrio. Quienes, desde hace un siglo, han puesto su ideal muy alto, han estado justificados por la historia.

La historia justificará el ideal del proletariado

Y TAMBIEN ESTARAN justificadas quienes lo coloquen más alto todavía. Pues el proletariado en su conjunto empieza a afirmar que no es solamente en las relaciones políticas de los hombres, sino también en las relaciones económicas y sociales donde hay que hacer entrar la verdadera libertad, la igualdad,

la justicia. No es solamente la ciudad, es el taller, el trabajo, la producción, la propiedad lo que quiere organizar según el tipo republicano. Al sistema que divide y que oprime, quiere substituir una vasta cooperación social en la que todos los trabajadores de todo orden, trabajadores manuales y trabajadores del cerebro, bajo la dirección de jefes libremente elegidos por ellos, administrarán la producción al fin organizada.

Señores, no olvido que tengo solamente yo la palabra aquí y que este privilegio me impone mucha reserva. No abusaré, pues, para establecer en esta fiesta una idea en torno a la cual se libran y se librarán aún ásperos



combates. Mas, ¿cómo sería posible hablar ante esta juventud que es el porvenir, sin dejar escapar mi idea del porvenir? Os hubiese ofendido por excesiva prudencia; pues sea cual fuese vuestro sentimiento sobre el fondo de las cosas, sois todos espíritus demasiado abiertos para reprocharme haber afirmado aquí esta alta esperanza socialista, que es la luz de mi vida.

Quiero solamente decir dos cosas, porque ellas tocan no el fondo del problema, sino el método del espíritu y a la conducta del pensamiento. Primeramente, ante una idea audaz que ha de sacudir tantos intereses y tantas costumbres y que pretende renovar el fondo mismo de la vida, tenéis el derecho de ser exigentes. Tenéis el derecho de pedirle que demuestre su valor es decir, de establecer con precisión de qué manera se liga a toda la evolución política y social, y cómo puede insertarse en ella. Tenéis el derecho de pedirle por qué serie de formas jurídicas y económicas asegurará el paso del orden existente al orden nuevo. Tenéis el derecho de exigir que

las primeras aplicaciones que puedan hacerse se agreguen a la vitalidad económica y moral de la nación. Y tiene que probar, mostrándose capaz de defender lo que hay ya de noble y bueno en el patrimonio humano, que no viene a malgastarlo, sino a engrandecerlo. Muy poca fe tendría en sí misma esa idea si no aceptase estas condiciones.

En compensación, vosotros le debéis el estudiarla con un espíritu abierto, que no se deje enturbiar por ningún interés de clase. Le debéis el no oponerle esas burlas frívolas, esos miedos ciegos o premeditados y esos prejuicios de negación irónica o brutal que tan amenudo hace ya un siglo, los sabios opusieron a la República, aceptada ahora por todos cuando menos en su forma. Y si tenéis todavía la tentación de decir que no hay que pararse mucho en examinar o discutir unos sueños, mirad uno de ellos en uno de vuestros barrios. ¡Cuántas burlas, cuántas profecías siniestras sobre la obra que tenéis ahí! (1) ¡Cuántos lúgubres pronósticos se echaron ante los obreros que pretendían dirigirse así mismo, probando en una gran industria la forma de la propiedad colectiva y la virtud de la libre disciplina! Sin embargo, la obra ha perdurado; se ha engrandecido y permite entrever lo que puede dar la cooperación colectiva. Es un humilde brote ciertamente, pero que da fe del trabajo de la savia, la lenta subida de las ideas nuevas, la potencia de transformación de la vida. Nada hay más falaz que el viejo adagio pesimista y reaccionario del Eclesiastés desengañado: « No hay nada nuevo bajo el sol ». El propio sol fue en otros tiempos una novedad, y la tierra fue una novedad, y el hombre fue una novedad. La historia humana no es más que un esfuerzo incesante de invención, y la perpetua evolución es una perpetua creación.

La paz definitiva es posible

TAMBIEN ACOGEREIS con un espíritu igualmente libre esta otra gran novedad que se anuncia con múltiples síntomas: la paz duradera entre las naciones, la paz definitiva. No se trata de quitarle honores a la guerra en el pasado. Ella ha formado parte de la gran acción humana.

Y el hombre la ha ennoblecido por el pensamiento y el coraje, por el heroísmo exaltado, por el magnánimo desprecio de la muerte. Sin duda ha sido durante mucho tiempo el único medio de resolver los conflictos en el caos de la humanidad desordenada y saturada de instintos brutales; también ha sido la dura fuerza que enzarzando entre sí a las tribus, a los pueblos, a las razas, ha mezclado los elementos humanos y preparado los vastos agrupamientos. Pero viene el día, y todo nos demuestra que está cercano, en que la humanidad estará bastante organizada, bastante dueña de sí misma para poder resolver, por la razón, la negociación y el derecho, los conflictos de sus agrupamientos y de sus fuerzas. Y la guerra, destable y grande mientras era necesaria, se convierte en atroz y malvada cuando empieza a parecer inútil.

No os propongo un sueño idílico y vano. Durante demasiado tiempo las ideas de paz y de unidad humana sólo han sido una alta luz ilusoria que alumbraba irónicamente las continuas mantanzas. ¿Recordáis el admirable cuadro que nos ha dejado Virgilio de la caída de Troya? Es de noche: La ciudad sorprendida es invadida a hierro y fuego por la muerte, el incendio y la desesperación. El palacio de Priamo ha sido forzado y sus puertas derribadas dejan ver la larga fila de las habitaciones y de las

galerías. Las antorchas y las espadas persiguen de habitación en habitación a los vencidos; niños, mujeres y viejos se refugian en vano en las aras domésticas en las que el laurel sagrado no protege contra la muerte ni contra el ultraje; la sangre corre a ríos, y todas las bocas gritan de terror, de dolor, de insultos y de odios. Pero por encima de la morada trastornada y clamorosa, los patios interiores y los techos hundidos dejan percibir el gran cielo sereno y apacible y todo el clamor humano de violencia y de agonía sube hacia las estrellas de oro: « Ferir aurea sidera clamor ».

De la misma forma, desde hace veinte siglos y de época en época, cada vez que una estrella de unidad y de paz se ha levantado sobre los hombres, la tierra desgarrada y sombría ha respondido con clamores de guerra.

Primero fue el astro imperioso de Roma conquistadora que creía haber absorbido todos los conflictos en la irradiación universal de su fuerza. El imperio se hundió bajo el choque de los bárbaros y un horroroso tumulto contesta a la arrogante pretensión de la paz romana. Luego fue la estrella cristiana, que cubrió la tierra con una luz de ternura y de promesa de paz. Pero atenuada y dulce en los horizontes galileos, se levantó dominadora y áspera sobre la Europa feudal. La pretensión del papado de apaciguar el mundo bajo su ley y en nombre de la unidad católica no hizo más que alimentar los disturbios y los conflictos de la humanidad miserable.

Entonces, ¿qué? ¿La paz va a huir siempre de nosotros? Y el clamor de los hombres, furioso siempre y siempre decepcionado, ¿continuará subiendo hacia las estrellas de oro, con unas capitales modernas incendiadas por los obuses, como el antiguo palacio de Priamo incendiado por las antorchas? ¡No, no! Y pese a los consejos de prudencia que nos dan estas grandiosas decepciones, me atravo a decir, junto con millones de hombres, que ahora la gran paz humana es posible, y si lo queremos, cercana. Fuerzas nuevas están trabajando en ello: la democracia, la ciencia metódica, el universal y solidario proletariado. La guerra es cada vez más difícil por la existencia de los gobiernos libres de las democracias modernas, porque por el servicio universal el peligro es para todos, porque el crimen es de todos por el sufragio universal. La guerra se hace cada vez más difícil, porque la ciencia envuelve a todos los pueblos en una red multiplicada, en un tejido cada día más compacto de relaciones, de intercambios, de convenciones; y si el primer efecto de los descubrimientos que suprimen las distancias es a veces el de agravar los roces, a la larga crean una solidaridad, una familiaridad humana que hacen de la guerra un atentado monstruoso y una especie de suicidio colectivo.

Finalmente el común ideal que exalta y une a los proletarios de todos los países, los hace más refractarios cada día a la borrachera guerrera, a los odios y a las rivalidades de naciones y de razas.

Si, al igual que la historia dio la última palabra a la República tantas veces escarnecida y pisoteada dará la última palabra a la paz, tantas veces burlada por los hombres y las cosas, tantas veces pisoteada por el furor de los acontecimientos y de las pasiones. Yo no os digo: Es una certeza absoluta. No hay certeza absoluta en historia. Yo se cuán numerosos son aún los puntos enfermos en las juntas de las naciones, en los que puede nacer de pronto una pasajera inflamación general. Pero también se que hay hacia la paz unas tendencias tan fuertes, tan profundas, tan esenciales, que dependen de vosotros, por una voluntad

consciente, deliberada, infatigable, sistematizar estas tendencias y realizar en fin la paradoja de la gran paz humana, como vuestros padres realizaron la paradoja de la gran libertad republicana. Tarea difícil, pero no tarea imposible. Apaciguamiento de prejuicios y de odios, alianzas y federaciones cada vez más vastas, convenciones internacionales de orden económico y social, arbitraje internacional y desarme simultáneo, unión de los hombres en el trabajo y en la luz: ese será, muchachos, el más alto esfuerzo y la más alta gloria de la generación que se levanta.

No, no os propongo un sueño decepcionante, y tampoco os propongo un sueño debilitador. Que nadie de vosotros crea que en el período aún difícil e incierto que precederá el acuerdo definitivo de las naciones, queremos dejar al azar de nuestras esperanzas la más mínima parcela de la seguridad, de la dignidad, del orgullo de Francia. Habrá que defenderla contra toda amenaza y toda humillación: para nosotros es doblemente sagrada porque es Francia y porque es humana.

Incluso el acuerdo de las naciones en una paz definitiva no borrarán las patrias, que guardarán su profunda originalidad histórica su función propia en la obra común de la humanidad reconciliada. Y si para cerrar el libro de la guerra no queremos esperar que la fuerza haya reparado todas las iniquidades cometidas por la fuerza, si no concebimos las reparaciones como desquites, sabemos perfectamente que Europa, penetrada al fin por la virtud de la democracia y del espíritu de paz, sabrá encontrar las fórmulas de conciliación que liberarán a todos los vencidos de las servidumbres y de los dolores que llevan consigo la conquista. Pero primeramente, antes que nada, hay que romper el círculo de la fatalidad, el círculo de hierro, el círculo de odio donde las reivindicaciones, aún siendo justas, provocan represalias que se vanaglorian de serlo, donde la guerra gira tras la guerra en un movimiento sin salida y sin fin, donde el derecho y la violencia, bajo una misma librea sangrienta, apenas se distinguen el uno de la otra, y donde la humanidad desgarrada llora la victoria de la justicia casi tanto como su derrota.

El verdadero coraje

SOBRE TODO QUE NO se nos acuse de rebajar o de enervar los ánimos. La humanidad será maldita si para demostrar su coraje está condenada a matar eternamente. El coraje, hoy, no está en mantener sobre el mundo el sombrío nubarrón de la Guerra, nubarrón terrible, pero adormecido, del que siempre puede hacerse la ilusión que se desencadenará sobre los otros. El coraje está en no dejar en manos de la fuerza la solución de los conflictos que la razón puede resolver; pues el coraje para vosotros todos, coraje de cada hora, está en soportar sin doblegarse

las vicisitudes de todo tipo, físicas y morales, que prodiga la vida. El coraje no está en librar su voluntad al azar de las impresiones y de las fuerzas; está en guardar en las inevitables lasitudes la costumbre del trabajo y de la acción. En el desorden infinito de la vida que nos solicita por todas partes, el coraje está en escoger un oficio, sea cual fuese, y en hacerlo bien: en no descorazonarse ante el detalle minucioso o monótono: está en llegar a ser, en tanto que se pueda un técnico consumado, en aceptar y comprender esta ley de la especialización del trabajo que es la condición de la acción útil, y sin embargo proporcionar a su mirada, a su espíritu, algunas salidas hacia el vasto mundo y hacia unas perspectivas más extensas. El coraje está en ser al mismo tiempo, sea cual fuere el oficio, un practicante y un filósofo. El coraje está en comprender su propia vida, precisarla, profundizarla, establecerla y coordinarla sin embargo en la vida general. El coraje está en vigilar exactamente su máquina de hilar o tejer, para que no se rompa ningún hilo, y preparar no obstante un orden social más vasto y más fraternal en el que la máquina sea la sirviente común de los trabajadores liberados. El coraje está en aceptar las condiciones nuevas que la vida hace a la ciencia y al arte, en acoger, explorar la complejidad casi infinita de los hechos y de los detalles, y sin embargo, iluminar esta realidad enorme y confusa con unas ideas generales, organizarla y elevarla por la belleza sagrada de las formas y de los ritmos. El coraje está en dominar sus propias faltas, en sufrir por ellas, pero sin dejarse abrumar y prosiguiendo su camino. El coraje está en amar la vida y mirar la muerte con mirada tranquila: está en ir al ideal y comprender lo real, está en actuar y en darse a las grandes causas sin saber qué recompensa reserva a nuestro esfuerzo el universo profundo, ni si tan siquiera le reserva una recompensa. El coraje está en buscar la verdad y decir la; está en no soportar la ley de la mentira triunfante que pasa, y en no hacer eco con nuestra alma, nuestra boca y nuestras manos a los aplausos imbeciles y a los abucheos fanáticos.

¡Ah! Verdaderamente, ¡qué pobre es nuestra concepción de la vida, qué corta es nuestra ciencia de vivir, si creemos que una vez la guerra abolida les faltarán ocasiones a los hombres para ejercer y poner a prueba su coraje, y que hay que prolongar los redobles de tambor que levantaron los corazones en los liceos del primer Imperio! Entonces daban un sonido heroico en nuestro siglo veinte sonarían a hueco. Y vosotros, jóvenes vosotros queréis que vuestra vida sea viva, sincera y plena. Por ello os he dicho, como a hombres, algunas de las cosas que llevaba dentro de mí.

(Los titulillos son nuestros, N. de la R.).

(1) Se trata de la Fábrica de Vidrio Obrera de Albi.

« Es descendiendo hacia el mar como el río permanece fiel a su fuente. »

oOo

« Existe particularmente una fracción de las organizaciones obreras que cree — y a mí parecer es un pensamiento muy peligroso — que la política es un engaño, que los políticos no saben más que extraviar al proletariado y que la acción puramente sindical es el único medio de progreso social, el único medio de reivindicación... Esta táctica puramente sindicalista no puede tener otro resultado que adormecer y marchitar la potencia de la clase obrera. »

Jean JAURÈS

★ No, al reparto del mundo

DEL ARTICULO DE C.F. Julien en « Témoignage Chrétien »:

« El mundo se divide oficialmente en dos bloques, pero estos no presentan hoy el carácter macizo de los años 50 o 60. El bloque comunista ya no existe y los dos bloques han dejado crecer, fuera de su mundo, todo un otro mundo, la China, que no saben de qué manera abordar.

El bloque occidental tiene también contornos cada vez más imprecisos. Por esta razón las casas fundadoras quieren sobre todo conservarse en pie. No buscan prosélitos, sino salvaguardia, en espera de que, aquí y allá las contradicciones internas y las presiones del mundo exterior, la vida, no acabe por hacerlas saltar...

Desde que los hombres se imaginan ser recíprocamente las encarnaciones del bien y el mal para repartirse el mundo, éste ha ido quedándose esclerótico. Se ha dado pretendidas organizaciones internacionales que en realidad no servían más que para consagrar esta supremacía y esta atroz realidad.

Hay que destruir este mito de los bloques que, si ha podido evitar al mundo algunas guerras, condena a hombres y a pueblos enteros a la muerte, a la esclavitud y al hambre.

Lo que hay que construir, lo que tenemos que hacer, es una organización del mundo libre de toda ligazón y que no tenga otra preocupación que la de participar con los Estados a la tarea de hacer los hombres más hombres. La Sociedad de Naciones y las Naciones Unidas sirven al menos para demostrar lo que no hay que hacer ».

★ Redescubrir las tesis de Stalin

BERNARD FERON, en « Le Monde », comenta un análisis de Sidelnikov en la « Pravda ». Empieza por evocar Lenin aunque « es audaz interpretar el pensamiento de un hombre que murió hace más de cuarenta años y que no podía prever los conflictos entre países comunistas ». El colaborador del diario moscovita lanza a la cara de un contradictor eventual: « Sabido es la importancia que Lenin concedía al sostén fraternal que aportó el proletariado internacional a los trabajadores de Rusia y a la defensa de la Revolución de Octubre contra la intervención extranjera y los blancos en 1918-1921 ». Es verdad. Pero hace medio siglo era Rusia quien estaba invadida por tropas extranjeras. En 1968, es Rusia quien comete la invasión.

El artículo de la « Pravda » merece también atención porque descubre o redescubre una « ley » de la época actual que es así formulada: « Los ataques del imperialismo contra la comunidad socialista y los fundamentos del régimen socialista son cada vez más virulentos, las fuerzas del imperialismo redoblan de actividad en proporción de las victorias del socialismo y de la consolidación de sus posiciones ». Es una adaptación de la famosa « ley » staliniana de 1937 (la lucha de clases se intensifica en la medida de la progresión del socialismo en un país) de la que Kruschef decía en 1956 que contenía una tentativa de justificación teórica de la política del terror en masa (informe secreto del XX congreso).

Si pronunciar el nombre de Stalin, se ponen otra vez en primer plano sus preceptos mientras que, paralelamente, se hace un gran silencio sobre los XX y XXI congresos, los congresos de la desestalinización. No se trata de una « ley de la época » sino de un triste signo de los tiempos ».

★ La primavera en Praga

NUNCA LOS TANQUES, han llegado a ahogar definitivamente la lucha por la libertad. Así estas palabras de uno de los representantes de las tendencias checas

ACTIVA el mundo

El fin de la eterna dinastía

En una de las sierras que rodean Madrid, en el aire fino de las cumbres mecido por los pinos, trataba de ver más allá del presente de España. Cayó entre mis manos un libro de Roger Caillois, publicado en Buenos Aires en 1937, año en que nosotros hacíamos otra cosa que ocuparnos de « El mito y el hombre ». Encontré resonancias penetrantes con la tentativa desganada de prolongar lo que podíamos llamar la decadencia del franquismo, si hubiéramos estado alguna vez tentados de reconocer un apoyo a las diversas apariencias de una de las más viejas maneras de gobernar, la dictadura de los cuarteles. Tengo muchas notas que resumo a grandes rasgos.

En la historia de la vieja China mitos y hechos aparecen mezclados como arte y materia en una porcelana Ming. « Durante 866 años, bajo 34 emperadores, la dinastía Tcheu había gobernado el Imperio. Después de la muerte en las montañas de los últimos enemigos, que se dejaron morir de hambre, nadie se opuso ya a la Eterna Dinastía. Durante siglos, los Ritos Inmutables regularon noche y día la conducta de los hombres en todos los detalles y en los detalles de los detalles. Eran castigados de muerte los que difundían noticias falsas —y todo el mundo sabe que para los tiranos las noticias falsas son las que no les convienen—, así como los que trataban de introducir proposiciones nuevas en las doctrinas o alguna originalidad en los utensilios o en la técnica; los que modificaban los caracteres de la escritura lo mismo que los que pretendían reformar, en un extremo cualquiera, las prescripciones referentes al tocado, la indumentaria, la comida, el sueño y la procreación ».

Todo lo que no era necesario a la conservación del Imperio había sido prohibido. Ningún fermento de inestabilidad debía ser tolerado, con el cuidado con que se impide el menor riesgo de infección en un quirófano. Los Cinco Principios y las Tres Virtudes debían ser siempre y solo, Cinco y Tres. La estabilidad de la dictadura exigía que, con pretensiones de eternidad, el porvenir no fuera nunca capaz de diferenciarse del pasado. Fueron naturalmente impotentes para extirpar el espíritu de rebeldía contra el Orden y los Dioses, y el rey Kang de Song mandó a sus tropas disparar flechas contra el cielo y fustigar la tierra. Un poco como otros restablecen los consejos de guerra e instauran el estado de urgencia en el país vasco. Mientras que por otras tierras de Europa maniobran los tanques y las censuras.

« Así, bajo los Tcheu, no importaba lo más mínimo que el Imperio fuese fuerte, ni justo, ni nada que se le pareciese, ya que el Imperio no tenía otra finalidad que la de su simple existencia ». Como El Pardo, como el Kremlin. « Importaba tan solo que, día tras día, continuase siendo exactamente lo que era, hasta, por decirlo así, cansar al tiempo ». El tiempo puede tal vez cansarse, pero los beneficiarios del franquismo no se cansan de ordeñar las vacas gordas, ni siquiera las flacas.

El tiempo es, para los que quieren conservar sus privilegios, el gran enemigo. Es capaz de engendrar por su simple paso la variación, el cambio. Oponiéndose a toda mutación o modificación, el Imperio Celeste, o el Imperio Azul, o el Imperio ruso-soviético, lucha contra el devenir, contra el acontecimiento que llega, contra la vida. A la vez que contra el tiempo, luchan contra la muerte; lucha que puede ser patética pero que aparece sin otra desembocadura que los cementerios, bajo la luna o bajo el sol.

Este pequeño apólogo estaba casi escrito en el lugar castellano donde he pasado unos días este verano. Sin ninguna desesperación. Al contrario, escribía con sorna y esperanza. Si la vigilancia plicíaca aconsejaba tomar notas un poco herméticas sobre la vieja China, el vivir de los españoles, que nadan como peces en el agua de la libertad en medio de la tiranía que les rodea, y que empiezan por ignorar, prueba cada día en los campos y en las fábricas, en las ciudades y en las universidades, que el tiempo, que puede aparecer como eterno ante las severas murallas de San Lorenzo del Escorial, ha tomado toda la grave responsabilidad de anunciar los cambios que son perceptibles en todas las esferas sociales y

denada las que se han desencadenado las fuerzas del Pacto de Varsovia, Eward Goltstüker en su libro « Libertad y socialismo »:

« El escritor, el ciudadano en general, de un país socialista, tiene el derecho de no estar de acuerdo con tal o cual realización de la política diaria sin que esto no pueda producir ninguna duda de sus relaciones con el socialismo. Se trata del derecho de desacuerdo público. Más aún, se trata de no establecer un paralelo entre el

discurso artístico o el simple discurso público de un escritor y la palabra de su gobierno.

« En nuestro campo espiritual se ha acumulado una gigantesca energía creadora. Sería precisa una política capaz de liberarla, de darse cuenta de que esta energía es más fuerte que la que producen algunas centrales atómicas. Hoy, es posible obtenerla. No sé si ello será posible mañana ».

« Mientras el socialismo no asegure a los hombres una me-

que son el principio del fin de la Eterna Dinastía.

En Portugal, Salazar levantó grandes murallas de China y estuvo muy cerca de conseguir el sueño de la Eterna Dinastía. Amigos y viajeros nos han contado cómo el país vecino vive empujado y cerrado a cal y canto. España empezó a abrirse de una manera trágica y definitiva con la guerra, primer acto de la guerra europea, que nos incorporó a la vida o a la muerte del continente de una manera irremediable. Los Pirineos, desde un avión, son un incidente del vuelo, una mirada por una escotilla. Un personaje de « Las últimas banderas », la novela de Angel María de Lera, digna de lectura, dice durante los últimos tres días libres de Madrid:

—Pase lo que pase, nuestro país ya no volverá a ser el de antes. Y, si no, al tiempo. Claro que si ellos ganan la disputa, nosotros, individualmente, tal vez lo perdamos todo.

Lo perdimos. Pero el feudalismo español lo está perdiendo de una manera mucho más definitiva. Las muchedumbres españolas viven cada vez más cerca de las normas europeas. Por las buenas o por mañas diversas, triples empleos o como sea, los españoles van pasando de la moto al auto. Este verano era una evidencia un turismo interior en vías de desarrollo. Casas obreras y campesinas que conocimos de niño han pasado del botijo a la nevera eléctrica. Hablo impresiones, no sociología ni estadística, y sabiendo bien, por haber atravesado pueblos dormidos, que grandes manchas de estancamiento y miseria persisten, que al lado de hermosos conjuntos urbanos se alzan chabolas malolientes, pero tan lamentables contrastes no son exclusivamente una excepción española.

Una capa social importante se alza, que no existía en 1931. Comprende los mejores obreros, las profesiones liberales, los intelectuales que empiezan a llorar menos que Larra y aprietan más los puños, lo que podríamos llamar « clases medias », que en España eran a primero de siglo sobre todo pobres vergonzantes. Esta capa social desencadena una corriente de conformismo y otra de rebeldía, de una manera que las circunstancias contribuyen a empujar en uno o otro sentido. Hay que combatir mucho el mito de la rebeldía de « los miserables ».

En mis años jóvenes pasé largos meses en Asturias. Los más pobres, pobres hasta el absurdo, eran los campesinos. —« ¿Cual es el animal más parecido al hombre? ». —« El paisanu », era la buena contestación. El campesino vivía sometido a los caciques, sin voz, laminado por la necesidad. En cambio, los mineros, estampa de nuestra tradición socialista y revolucionaria, eran trabajadores capaces de conciencia y de lucha, es decir, que tenían sus instituciones sociales, su Sindicato Minero, su Orfanato, una mina organizada en lo que hoy llamaríamos autogestión; eran hombres capaces de orgullo y de solidaridad, en cierta manera una vanguardia por sus salarios como por sus luchas de la clase trabajadora.

La censura impuesta en Checoslovaquia, la que quiere imponerse a los españoles, va contra esa capa inquieta que vive relativamente mejor y que por eso mismo tiene más posibilidades de cultura e independencia para exigir libertad, un mejor reparto de las riquezas, respeto hacia su dignidad de hombres. Clase que comprende miles y miles de gentes en Madrid, hermanas de las que en Moscú aceptan de una manera cada vez más rehacia la dirección unilateral del « aparato ». Una caricatura que me ha llegado esta semana de España, firmada Máximo, que debe poderse ver en los kioscos de Madrid y de Barcelona, es a la vez subversión, llamamiento y esperanza en Bratislava y en Leningrado: un hombre descarnado aparece cons las manos atezadas en la pared de un vago subterráneo, los brazos cogidos por extraños grillos atornillados: una « humareda » encierra su grito, que se desgarró:

—Creo que este año se celebra el año mundial de los DERECHOS DEL HAMBRE.

Triste año del Biafra y de Praga, de tantas vergüenzas candentes que su letanía es imposible. Pero año también en el que la pasión de la libertad ejerce su lenta e implacable dinámica.

A. B.

da de libertad mayor de la que dan los precedentes órdenes sociales no se habrá garantizado su victoria definitiva». Nuestra sociedad puede soportar hoy más libertad que la que se le concede ».

« Ninguna revolución tendrá buen éxito si no se sabe pasar del régimen extraordinario al régimen ordinario o normal ».

« Personalmente, creo que la joven generación intelectual está marcada por el pensamiento de que todas las grandes

ideologías del tiempo de la juventud de sus padres han fracasado. Por eso los jóvenes desconfían de los ideólogos ».

« La diferencia (entre su generación y la actual) consiste en el hecho de que nosotros hemos encontrado nuestra verdad en los ideales del socialismo, mientras que para ellos las cosas no se presentan de forma tan simple ».

★ Un traumatismo ruso

DEL COMENTARIO de Santiago Nadal en « Destino »:

El otro « motivo no es «soviético»: es «ruso». Se trata del miedo; un miedo ancestral, hereditario, histórico a las invasiones procedentes de Europa.

El «trauma» psico-histórico causado por las invasiones de Carlos XII de Suecia, de Napoleón, de Guillermo II y de Hitler —añadiré— no ha sido curado; ha cicatrizado mal dejando una herida que se abre a la menor amenaza o que les parece tal. La división de Alemania —política de «las dos Alemanias»— es, principalmente, una consecuencia de esa preocupación tres veces centenaria. Y lo curioso es que en ese problema de Checoslovaquia, la manía de la «invasión» procedente del Oeste, juega en primer lugar frente a Alemania también: la presadilla alemana se ha agravado desde el momento en que los «liberales» de Dubcek, para hacer frente a su crisis económica, propusieron buscar una colaboración alemana occidental. También es muy curioso cómo los soviéticos son, en esa materia, unos «rusos del siglo XIX», porque en realidad, tiene muy poca importancia, en la era atómica, quién pudiera dominar políticamente en Checoslovaquia, aun suponiendo, lo que no era el caso, que los «liberales» de Praga pretendieran apartarse del «campo del socialismo». En ésta, como en otras cuestiones, los gobernantes de una de las dos super-potencias nucleares de la segunda mitad del siglo XX, siguen creyendo, por lo visto, como Bismark que «quien domine el cuadrilátero de Bohemia, domina la Europa Central»; han temido perder un dominio tras el cual se vería amenazada la seguridad de sus propias fronteras; seguridad concebida a manera de un «glacis» defensivo, al estilo del siglo XIX. Quizás en esa dualidad —técnica militar modernísima al servicio de anacrónicos puntos de vista políticos—, estriba una de las realidades de la Unión Soviética. «A través de la Unión Soviética, se ve, en filigrana, la Rusia de siempre», me decía, hace poco tiempo, un diplomático francés muy inteligente ».

★ Dubcek en abril

EN ABRIL DE ESTE AÑO, Alejandro Dubcek, cuya hora aparece cada vez más amenazada, escribía en su mensaje a la reunión del Comité central:

« Queremos que la corrección de los errores se contraste con las fundamentales normas de nuestro partido y con las principales normas jurídicas, con el humanismo socialista y con los fundamentales principios de la ética ».

« La experiencia del desarrollo socialista hasta hoy y particularmente tras la constitución del año 1960, muestra convincentemente que numerosas deformaciones han sucedido en este campo constitucional de excepcional importancia para la unidad del pueblo desde el momento en que se han anulado los derechos elementales de Eslovaquia y los órganos nacionales eslovacos.

« La libertad de expresión y de crítica, la libertad de prensa, ya no son reivindicaciones, sino una realidad de los últimos meses. Estamos resolviendo, definitivamente, todos los problemas de la rehabilita-

ción de los ciudadanos perseguidos injustamente, sean comunistas o sin partido ».

« Antes que nada es preciso dar expresión jurídica a todos los rasgos positivos del proceso regenerador actualmente en curso, a las nuevas garantías de libertad de prensa, de expresión y de crítica y a la libertad de reunión, para incluirlas en el marco del carácter socialista de nuestro Estado ».

« Una democracia en la cual nosotros, los comunistas, tendremos que hacer valer nuestras opiniones y posiciones en un diálogo abierto y franco con todos los demás ciudadanos, defenderlas públicamente y argumentarlas. Los comunistas estarán a la cabeza de este proceso democrático y tendrán una posición dirigente sólo en la medida en que sabrán conquistarla y conservarla con medios ideales y políticos. El poder no nos ha sido concedido por el pueblo de una vez para siempre; ni a los individuos ni a las organizaciones del partido, ni al partido en cuanto a tal. Debe ser continuamente conquistado y consolidado ».

« La democracia socialista se debe diferenciar de la democracia clásica por el hecho de que sean los trabajadores quienes tengan la palabra decisiva en la dirección de la sociedad ».

ASÍ VA ESPAÑA

Volviendo a Santa Engracia

Volviendo, naturalmente, al comentario que sobre este pueblo hicimos hace unos días. Porque lo que es al pueblo... allí no va nadie.

Decíamos que era un pueblo abandonado pese a haber sido construido hacia poco más de nueve años por el Instituto Nacional de la Colonización, y decíamos que la gente se había marchado en busca de un mejor nivel de vida, « pues no basta con levantar pueblos para dar solución a los problemas agrícolas españoles. Es preciso antes enriquecer la tierra, modernizar la maquinaria, asegurar la comercialización ».

Según versión de aquel Instituto, resulta que aquel pueblo no pudo ser abandonado, pues nunca estuvo habitado:

« Lo cierto de la noticia es que Santa Engracia es un pueblo nuevo paralizado y, por efecto del tiempo, sus edificios apa-

recen en estado ruinoso. Santa Engracia y otros pueblos de colonización de la zona de Bárdenas, surgieron como consecuencia de un plan coordinado de los ministerios de Agricultura y Obras Públicas, el año 1955. El primero llevó a cabo su programa de construcción de acequias y desagües y nivelación de terrenos y pueblos, pero la acción del segundo en la construcción de canales quedó desfasada por dificultades de tipo económico y hubo de demorar sus obras hasta el presente año, en que se estiman serán terminadas y, por tanto, las aguas llegarán al final de la zona de influencia del llamado canal de Cinco Villas, donde se encuentra situada Santa Engracia ».

Si la explicación que se da es « comprensible », dista mucho de ser justificable. Por un lado podemos apreciar la magnífica sincronización y eficiencia de los Planes en España. De otro, se dice que ahora sí, ahora se hará... cuando las casas del pueblo ya están todas en ruinas.

“El grito trasnochado que condenaba la inteligencia”

Lamentándose en un artículo del « Correo Catalán » de la fuga de cerebros el periodista escribe:

« Pero existe otra causa, ésta de tipo ambiental, que ha motivado la emigración de científicos y que asimismo necesita examinarse. Nos referimos a la indiferencia y al recelo que ha existido a veces ante el trabajo del intelectual y el científico; la poca consideración a su labor y a su dimensión social cuando no una velada hostilidad puesta de relieve en ocasión de hechos accesorios... El grito trasnochado que condenaba la inteligencia, parece haber impregnado disimuladamente a sectores más o menos amplios del país ».

« ¡Viva la muerte! ¡Abajo la inteligencia! », fue el grito trasnochado de referencia. Aquel grito fue pronunciado en el Paraninfo de la Universidad de Salamanca por uno de los « Caballeros de la Cruzada », Millán

Astray, que compartía el estrado presidencial con Unamuno, « doña Collares », Enrique Pla i Damiel... ».

Valdría la pena que el editoralista del Correo Catalán precisara quién pronunció aquel grito condenatorio de la inteligencia. Si lo cita, es que conoce la verdad de los hechos y tiene la obligación de denunciarlo, puesto que la mayoría de los lectores seguro que lo ignora. No todos los españoles tienen igualdad de oportunidades para leer a Brennan, Thomas o « LE SOCIALISTE ».

U. G. T.

CASTELSARRASIN

Para que los delegados den cuenta de las resoluciones aprobadas en el último Congreso Nacional, se convoca a los afiliados de esta Sección a asamblea general para el día 22 de septiembre a las diez de la mañana, en el local de costumbre.

Por la importancia de las resoluciones a tomar, se ruega la asistencia de todos los afiliados. El Comité.

SAINT HENRI

El domingo 11 de agosto celebró esta Sección Junta general extraordinaria abriendo la sesión el compañero Juan Pérez. El compañero Tejedor dio lectura al Acta de la sesión anterior. Seguidamente los compañeros Tejedor y Cobo dieron cuenta de su gestión como delegados al X Congreso Nacional.

Se tomaron diferentes acuerdos, unos relacionados con el Congreso y otros de carácter local. Anunciamos a nuestros afiliados que la Comisión de Fiestas organiza una excursión para el día 6 de octubre. Para más información dirigirse a los compañeros encargados. P. T.

Las bases americanas en España

(Viene de la página 8)

fuerzas democráticas en España. Se pretende seguir descansando en los mismos soportes que

Letras de luto

En Méjico, capital, el día 14 de agosto de 1968, a los 75 años de edad, ha fallecido el que fuera nuestro compañero Francisco Sánchez Llanes.

Veterano de nuestras organizaciones, ha militado en ellas desde su juventud y en todas ha desempeñado, puede decirse que ininterrumpidamente, cargos directivos; con lo cual dejamos dicho que el compañero Sánchez Llanes, al igual que muchos otros correligionarios de los tiempos heroicos, ha dedicado la mayor parte de su existencia a laborar y trabajar por nuestras ideas, unas veces colaborando y otras tomando a su cargo la creación de organizaciones sindicales, formando parte de sus directivas, orientando a los trabajadores, haciendo propaganda de nuestros postulados cerca de ellos, dándoles a conocer nuestros fines emancipadores, nuestras ideas redentoras y la necesidad de que la clase obrera se mantuviera estrechamente unida en sus organizaciones de clase, para de esta forma afrontar con mayores posibilidades de triunfo la defensa de sus intereses morales y materiales.

De España, al final de nuestra lucha contra el fascismo internacional, contra los militares traidores, contra falangistas, requetés, salió ostentando el cargo de Vocal del Comité Nacional de la U.G.T., por su calidad de Secretario General de la Federación de Trabajadores de la Piel. Ya en el exilio, aquí, en Méjico, se incorporó a nuestras organizaciones y en el seno de ellas ha permanecido activamente, presidiéndoles en todo momento su valioso concurso.

Al acto de su sepelio asistieron los miembros de nuestras organizaciones y buen número de compañeros, testimoniando así al compañero fallecido su respeto, su cariño y el recuerdo de sus muchas y valiosas enseñanzas.

A su compañera e hijos les reiteramos nuestras más sentidas condolencias.

Corresponsal.

TEMPS DIFFICILES

par Léo Collard

Il ne me plaît pas particulièrement de jouer les Cassandre et j'espère que mes appréhensions seront sinon vaines, tout au moins excessives. Mais est-ce exagérer que de constater qu'indépendamment d'un drame qui ne peut nous laisser indifférents, celui du peuple tchécoslovaque, l'affaire de Prague nous a ramenés, brutalement, un pas en arrière sur le chemin de la détente internationale et du progrès démocratique.

On croyait que le moment approchait où l'on pourrait organiser, sinon une paix durable, tout au moins une coexistence qui y conduirait, sur une autre base que l'équilibre de la terreur. Lequel ne repose, si l'on peut dire, que sur la pointe d'une fusée atomique; ce qui est aussi fragile que périlleux.

Nous voici, pour une période indéterminée, revenus de nos espérances. La marge des risques est à nouveau fixée à ses plus strictes limites. C'est au millimètre qu'il faudra les mesurer. Jusqu'ou et jusque quand? On s'habitue, bien sûr, à vivre dans le risque permanent; mais celui-ci ne demeure pas moins présent. Et pas uniquement sur le seul plan militaire.

A ce point de vue, les actes et les déclarations du Kremlin ne laissent pas de doute: aucun espoir de détente n'est à envisager pour le moment. Le cercle reste bien fermé autour de l'U.R.S.S. Bloc contre bloc; Pacte contre Pacte: grâce aux maréchaux soviétiques, nous voici condamnés à continuer de tourner en rond dans ce cirque infernal.

Quelle amère ironie! Mais aussi quel danger! Le renforcement des pouvoirs des « Pentagone », où qu'ils soient, n'est certainement pas une bonne chose pour la paix. Ni pour la démocratie. On doit craindre, en effet, que les forces de droite, sous le couvert d'un anticommunisme retrouvant un nouveau souffle dans l'exploitation de l'agression russe, n'aient ainsi l'occasion de reprendre des positions plus fortes aux Etats-Unis et en Europe notamment. Avec toutes les conséquences politiques, économiques et sociales qui en découleraient.

On pouvait croire que les élections françaises n'étaient qu'un épisode localisé, dû à des circonstances particulières habilement exploitées par le général de

Gaulle. L'attitude soviétique fera que la même cause, utilisée de la même façon, pourra engendrer, ailleurs, des effets identiques.

A commencer par les Etats-Unis. Ce qui ne peut nous laisser indifférents, lorsqu'on connaît l'impact de la politique américaine sur le monde, et l'Europe particulièrement.

La tâche du socialisme démocratique va devenir plus dure. Elle pourra, toutefois, être déterminante.

Le monde moderne ne peut être sauvé que par la synthèse du socialisme et de la liberté. On a espéré, un instant, que l'évolution interne du monde communiste pouvait y apporter sa contribution. La force des armées et des polices, tous les moyens de l'oppression s'y opposeront encore pendant un certain temps. En attendant, c'est à nous, en ces temps difficiles, qu'il incombe de poursuivre cette tâche.

Del manifiesto "Dos mil palabras" a la reunión de Varsovia

(Viene de la página 8)

cuía al peligro de ser apartada de la comunidad socialista. Esto no es un problema exclusivamente vuestro. Atañe también a todos los partidos comunistas y obreros, a todos los países que son unidos por lazos de cooperación y de amistad ».

La doctrina que se sienta en el documento no puede ser más peligrosa. Ya no sólo conforme a las normas del derecho internacional, sino incluso de acuerdo con lo estipulado en el propio Pacto de Varsovia, lo correcto hubiera sido no entrometerse en un asunto que era de la única competencia del país interesado. Máxime cuando el partido comunista checoslovaco, considerando normal la situación interior, no recababa el consejo ni la ayuda de ninguno de sus aliados.

Pues bien, con arreglo a la doctrina sentada, los cinco partidos firmantes se concedían la autorización de intervenir en los asuntos privativos de otro partido y de otro pueblo.

Y el documento continuaba: « Estos tiempos últimos, los

clubs y las organizaciones políticas formados fuera del marco del Frente Nacional se han convertido esencialmente en cuarteles generales de las fuerzas reaccionarias. Los social-demócratas intentan obstinadamente formar su partido; organizan comités clandestinos y quieren apoderarse de la dirección del país para restaurar el sistema burgués ».

¡Así se escribe la historia por los liberticidas! Que los socialistas deseaban reconstituir su partido, esto era verdad. Pero lo habían solicitado utilizando las vías legales. Y la respuesta del partido comunista, por boca de Dubcek, había sido categórica: ¡No! Los únicos partidos que se admitían eran los ya existentes en el Frente Nacional, reducidos a una vida meramente vegetativa. Pero la afirmación de que los socialistas pretendiesen restablecer el capitalismo, es uno más de los infames procedimientos a que recurren los discípulos de Stalin para intentar desacreditar a quienes discrepan de sus métodos.

Y proseguía la carta: « A pesar

de la resolución adoptada en mayo por el pleno del Comité central del partido comunista checoslovaco, los ataques de la reacción no han sido rechazados. Las fuerzas de la reacción han adquirido así la posibilidad de publicar su plataforma política en el documento intitulado « Dos mil palabras », que constituye una oposición abierta al partido comunista, un llamamiento contra el poder constitucional. Esta declaración constituye una amenaza grave para el partido, para el Frente Nacional y el Estado socialista. Es esencialmente el programa político de la contrarrevolución ».

De creer lo que se aseguraba en lo que más que un mensaje de partidos hermanos parecía un ultimátum, la contrarrevolución se había adueñado ya de la prensa, de la radio y de la televisión. ¡Y el partido comunista checoslovaco sin enterarse de ello! La respuesta del interesado restablecería la verdad. Pero dejemos esto para el próximo número.

Ildelfonso TORREGROSA.

On a interdit EL SOCIALISTA, nous vous rendons LE SOCIALISTE. Nous voulons simplement, en frères vous rendre un peu des moyens que l'on vient honneusement de vous ravir.

Georges BRUTELLE
Secrétaire général adjoint
de la S. F. I. O.

LE SOCIALISTE

HEBDOMADAIRE

Se ha prohibido EL SOCIALISTA: nosotros os devolvemos LE SOCIALISTE. Queremos sencillamente restituirlos, como hermanos, algo al menos de los medios que tan vergonzosamente os acaban de quitar.

Georges BRUTELLE
Secrétaire général adjoint
de la S. F. I. O.

Las bases americanas en España

Entre los bastidores de la comedia que representa el Gobierno del general Franco para hacer creer que el régimen defiende los intereses nacionales, los diplomáticos y expertos militares van y vienen a fin de tener preparado el escenario para primeros del mes de septiembre, fecha en la que tendrá lugar las negociaciones oficiales para la renovación de los acuerdos militares hispano-norteamericanos.

Con este motivo, y para obtener satisfacción a algunas de las pretensiones del régimen, el ministro español de Asuntos Exteriores, don Fernando María Castiella, celebró una entrevista el mes de julio, en Washington, con su colega Dean Rusk, a fin de tener a punto un nuevo acuerdo sobre el arriendo de las bases norteamericanas en España. Según algunos despachos de prensa, en contrapartida, el Gobierno español desea recibir « una mayor compensación económica y militar ».

La avilantez franquista es consciente de que los setecientos millones de dólares percibidos en ayuda de material militar a partir del año 1953, por la cesión de las cuatro bases militares a los Estados Unidos, puede y debe ser aumentada. Y por ello dio — hace tiempo — rienda suelta a la prensa española para que, « en defensa de los intereses de la seguridad de los españoles », arremetiesen contra el peligro de dichas bases... « y su insuficiente compensación económica ».

Para los Estados Unidos, mientras sigan subsistiendo — y aún mucho después — los Pactos de « Defensa » opuestos, como son el de Varsovia y la OTAN, el mantenimiento de su posición estratégica militar cara al Mediterráneo ha de mantenerse. En las actuales circunstancias, a pesar de la simultánea labor de amordazamiento de la soberanía de un país por medio de la penetración o colonialismo económico, controlando los capitales y la financiación interna, el prestigio militar es fundamental para su política imperialista, tendente a reforzar la dependencia política y económica de los países que están bajo su férula.

UN PELIGRO CONSTANTE PARA LA SEGURIDAD NACIONAL

Cuando los socialistas y la oposición antifranquista expresamos, de una manera inequívoca, nuestra protesta contra esta renovación de dicho acuerdo, es de seguro que lo hacemos por un deber urgente de representar el sentir unánime de España entera. No se trata aquí de mantener el prurito de una oposición sistemática a cualquier paso dado por el Gobierno de Franco.

Acude a nosotros, de un lado, el recuerdo — que puede tener en el futuro siniestras consecuencias — del peligro en que han vivido los pacíficos aldeanos de Palomares (Almería), hace dos años, con la pérdida de unas bombas atómicas por la Fuerza Aérea norteamericana. El poder destructor de estos artefactos, que tan graves consecuencias pudo acarrear, seguirán transportándose sobre las cabezas de los pacíficos y atareados ciudadanos de España. Solamente porque a España se le obliga a hacer el juego de unos intereses estratégicos y militares del Pentágono.

Y somos consecuentes de que la independencia total de España clama, como primer paso, el desmantelamiento de dichas bases de nuestra patria. Este no es un problema que vaya a resolverse a gusto del interés nacional, pues de una parte (de la del régimen) falta la dignidad e independencia política, y por parte de los Estados Unidos tampoco, pues esta potencia está interesada — más que en mantener unas

sinceras y cordiales relaciones con el pueblo español — en obtener el territorio que precisa el Pentágono para afianzar su dominio estratégico y militar.

Quedamos, pues, encuadrados en uno de los dos bandos militares, aunque no pertenezcamos de derecho a la OTAN — ni falta que nos hace — y de ahí expuestos a que los empazamientos de las citadas bases sean considerados como puntos de inutilización inmediata tras un choque armado ruso-americano, como resultado de unas de las muchas veleidades e intromisiones de los dos bloques. Y ante esta perspectiva, es hora de que desdibujemos el terrorífico panorama que ofrecerían un amplio radio alrededor del emplazamiento de las bases, sobre todo en la de Torrejón de Ardoz y de Rota (Cádiz).

LAS BASES COMO COACCION

Pero no se puede pedir peras al olmo. Ahí está la diplomacia española regateando el precio de la renovación del acuerdo del estacionamiento de dichas bases. Traicionando la seguridad de los españoles.

El hecho no es nuevo. Ya lo hicieron en 1953, firmando el primer acuerdo hispano-norteamericano. Y lo seguirán haciendo siempre que sea necesario apuntalar el sistema que cada vez viene a ser menos compacto.

Porque esta ayuda, sobre todo aplicada como ayuda militar, sirve para apuntalar la espina dorsal del régimen. Sobre todo, si el material es moderno, se expondrá para coaccionar e intimidar — vano intento ya — a las

(Pasa a la página 7)

L'agonie du Biafra

L'agonie du Biafra se prolonge, et il n'est pas sûr du tout que l'offensive des forces fédérales, qui se seraient emparées d'Abak, dernière ville importante aux mains des Biafrais, y mette un terme dans les jours qui viennent. Même si la sécession est résorbée en tant que bloc géographique, la lutte des Biafrais peut se poursuivre encore longtemps sous la forme d'une guérilla, analogue à celle qui a ravagé le Cameroun durant des années.

Depuis plus d'un an que dure cette guerre atroce nous n'avons cessé de dire qu'elle pouvait prendre fin par une solution poli-

tique, à mi-chemin entre une « fédération » trop centralisée et une sécession totale. Nous avons dénoncé de même les envois d'armes en provenance de l'Occident, lesquels ont entretenu le conflit, un conflit qui signifie des massacres qui confinent au génocide, et la famine pour des millions d'Ibo.

Il y a de longues semaines maintenant que l'humanité est informée de l'ampleur de la catastrophe qui frappe les populations civiles du Nigeria. Il y a des semaines que le gouvernement de Lagos s'oppose aux vols des avions de la Croix-Rouge devant porter des secours aux affamés en territoire biafrais, alors que l'inspection des cargaisons pouvait facilement lui être accordée. Maintenant — et simplement parce que la situation militaire a changé — un accord est intervenu entre Lagos et la Croix-Rouge, mais c'est la délégation biafraise qui réclame cet accord, sous prétexte qu'il neutraliserait un aéroport — celui d'Yuli — au profit des forces fédérales.

En réalité, et avec un total mépris pour le sort des populations civiles, l'aide à celles-ci a été subordonnée à des considérations purement militaires. C'est le même jeu sinistre qui continue. On pourrait dire, à la manière des contestataires américains de la guerre du Vietnam adressant au président Johnson : « Combien d'enfants tués aujourd'hui... général Gowon ? Lieutenant - colonel Ojukwu ? ».

Mais les castes militaires et les « élites » privilégiées au pouvoir dans nombre de capitales africaines ne sont pas seules responsables des déchirements d'un continent que la décolonisation aurait dû vouer à un avenir meilleur. Les gouvernements des puissances qui, soit par calcul politique, soit par intérêt économique, soit par arrière-pensée idéologique, ont vendu au Nigeria les énormes quantités d'armes sans lesquelles les deux camps qui s'affrontent n'auraient pu rechercher la victoire, et auraient été obligés de traiter, ces gouvernements, celui de Washington comme celui de Paris, celui de Londres comme celui de Moscou, sont plus coupables encore, n'ayant pas l'excuse des querelles ethniques et des passions nationales ou tribales qui ensanglantent cette partie de l'Afrique occidentale.

Nous ne pouvons nous empêcher non plus de mettre en parallèle l'attitude de la Belgique en 1964, qui procédait à une intervention militaire unilatérale à Stanleyville, pour sauver, but louable en soi, une centaine de ses nationaux menacés de mort, et la constatation que les Puissances ou mieux l'Organisation de l'Unité africaine n'ont pas été capables et sans doute n'ont même pas songé, à faire parvenir d'autorité les secours de la Croix-Rouge aux populations en détresse, en faisant escorter les appareils par de l'aviation militaire. Le drame du Biafra démontre définitivement que, pour nos chanceleries, la vie de dix Noirs ne vaut pas celle d'un Blanc... S'il y avait en ce bas monde un embryon d'autorité internationale, le drame du Biafra aurait été impensable.

ABONNEMENTS

ou

REABONNEMENTS

au nom de :

Roger SOUTBON
12, Cité Malesherbes Paris-9
C. C. P. 18 585 08 — Paris

EL CASO CHECOSLOVACO

- II -

Del manifiesto "Dos mil palabras" a la reunión de Varsovia

Por Ildefonso Torregrosa

El 27 de junio último setenta personalidades checoslovacas se dirigían a la opinión pública en un escrito titulado « Dos mil palabras ». Tras analizar el largo y sombrío período que acababa de atravesar el país como consecuencia del proceso de degeneración habido en el partido comunista, los firmantes mostraban su reconocimiento a los nuevos dirigentes por la democratización que estaban llevando a cabo. Y añadían: « La iniciativa y los esfuerzos de los comunistas demócratas no son más que el pago de la deuda contraída por el conjunto del partido con las gentes no comunistas, que el partido había cometido a una situación de desigualdad. Por ello no debemos agradecimiento al partido comunista, aunque hayamos de reconocer que se esfuerza honradamente en utilizar esta última oportunidad de salvar su honor y el de la nación ».

Invitando a sus compatriotas al mayor interés por la cosa pública y a mostrarse vigilantes, el manifiesto decía: « En los próximos días tendremos que hacer prueba de iniciativa y determinación. En primer lugar, nos oponemos a la opinión, si ésta llegase a manifestarse, de que un renacimiento democrático puede hacerse sin los comunistas e incluso contra ellos. Esto sería no sólo injusto, sino también desrazonable ».

Y agregaba: « Si el partido comunista declara hoy que en lo porvenir fundará su supremacía no en la fuerza sino en la confianza de los ciudadanos, creámosle tanto tiempo como podamos tener confianza en las personas que ha delegado en los distritos y en las conferencias regionales ».

Seguía una serie de reivindicaciones: cese de los dirigentes y de los funcionarios que habían abusado de sus poderes, y que aun conservaban sus puestos; que actúe normalmente el Frente Nacional; transformación de la prensa, haciendo de ella tribuna abierta a todas las corrientes de opinión, y no simple coro de aduladores de toda decisión gubernamental; creación de comités para la defensa de la libertad de expresión, etc.

Declarándose resueltamente opuestos al empleo de métodos ilegales para hacer triunfar sus puntos de vista, los firmantes precisaban: « La posibilidad de ver intervenir fuerzas extranjeras en nuestra evolución interior ha sido en estos últimos tiempos una gran fuente de aprensión. Frente a esas fuerzas superiores, todo cuanto podemos hacer es que las nuestras permanezcan tranquilas y no tomar la iniciativa. Damos la seguridad al Gobierno de que lo sostendremos, incluso empujando las armas, en tanto que cumpla el mandato recibido el pueblo. Y damos también la seguridad a nuestros aliados de que respetaremos los tratados de amistad, de alianza y de comercio ».

Y terminaba así: « Esta primavera, como al día siguiente de la guerra, se nos ha presentado una gran ocasión: de nuevo tenemos la posibilidad de tomar en nuestras manos la causa común — que, a todos los efectos, denominamos socialismo — y la posibilidad de darle una forma que corresponda mejor a la buena reputación de que gozábamos fuera de nuestras fronteras y a la opinión relativamente buena que teníamos en otros tiempos de nosotros mismos ».

Como adelantábamos en nuestro artículo anterior, nada en el manifiesto podía juzgarse como obra de elementos extremistas ni como reivindicaciones exageradas.

¿Qué peligro podían representar esos hombres? ¿Que empeñaban criticando al partido comunista por su nefasta labor anterior? Pero, en este sentido, Dubcek y sus amigos, ¿no habían sido infinitamente más demolidores contra dicho período abominable, al enjuiciar la actuación de Novotny? ¿Y es que esto podía herir los oídos de los rusos, después de lo dicho por ellos mismos, en su vigésimo congreso, contra el infame terrorismo de la época de Stalin?

Sinceramente, ¿qué peligro podían entrañar unos hombres que proclamaban su adhesión plena al socialismo y que ofrecían su completo apoyo a los nuevos dirigentes comunistas, tanto al

frente del partido como del Gobierno? Unos hombres que, al mismo tiempo, afirmaban inequívocamente su conformidad con la política internacional del régimen.

El manifiesto era obra de hombres amantes de la libertad deseosos de que no se frustrara el proceso democratizador en curso. Con otras palabras, venían a pedir lo mismo que animaba al nuevo equipo dirigente comunista. Y así lo entendió éste.

Ahora bien, las cosas no se vieron del mismo modo en Moscú. La explosión de entusiasmo provocada en el pueblo por el embrión de libertad recobrado — entusiasmo del cual era una de tantas manifestaciones el texto en cuestiones — sembró la inquietud y la irritación entre los gobernantes soviéticos.

Pocos días después era convocada en la capital polaca una reunión de los firmantes del Pacto de Varsovia para examinar la situación checoslovaca. A dicha reunión, celebrada los días 14 y 15 de julio, no acudió Rumania. Tampoco estuvo presente Checoslovaquia, considerando que, por las trazas, más que una reunión de aliados para tratar de problemas comunes, aquello iba a ser un tribunal de inquisidores. La entrevista, pues, comprendió a los representantes de la Unión Soviética, de Hungría, de Bulgaria, de Polonia y de la Alemania del Este.

La carta enviada al partido comunista checoslovaco, tras la reunión, por los representantes de dichos cinco partidos « hermanos » es un modelo en su género. Empieza por declarar: « No hemos tenido ni tenemos la intención de intervenir en los asuntos que interesan exclusivamente a vuestro partido y a vuestro Estado, y de violar el principio de independencia y de igualdad de los países socialistas. Y unas líneas después, violando descaradamente el principio de independencia proclamado, se dice: « Pero, al mismo tiempo, no podemos aceptar que fuerzas extranjeras conduzcan vuestro país fuera de la vía del socialismo, exponiendo a Checoslova-

(Pasa a la página 7)